

## La revue catholique des idées et des faits

Le XV<sup>e</sup> centenaire de saint Augustin  
 Les fondateurs de la Belgique indépendante  
 La controverse belgo-allemande sur les événements de la guerre  
 Souvenirs sur Guido Gezelle  
 Morale et pédagogie sexuelles  
 « Esto perpetua »  
 Le contredit  
 Australie et Japon

S. S. Pie XI  
 Vicomte du Bus de Warnaffe

Polites  
 Baron Firmin van den Bosch  
 Fernand Deschamps  
 Hilaire Belloc  
 Pierre Debongnie  
 Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Foch et Clemenceau, Mgr J. Schyrgens. — France. — États-Unis.

◆ Liège, après Anvers, inaugura ses festivités et fit à nos Souverains un accueil tout aussi vibrant. Et il ne reste plus qu'à souhaiter beaucoup de visiteurs aux expositions du Centenaire! Que les Belges aillent admirer sur les rives de l'Escaut comme sur les bords de la Meuse la démonstration d'une activité dont ils peuvent être fiers à juste titre. Pays à la densité de population la plus forte, la Belgique est aussi la nation la plus laborieuse du monde, obligée de vivre principalement de son travail. Et cette Patrie reste malgré tout un des États les plus catholiques de l'univers où le catholicisme demeure à l'offensive et connaît les plus beaux triomphes.

Un légitime orgueil doit animer tous les Belges en cette année 1930.

◆ Notre grande espérance, le plus puissant facteur de pacification, le principal artisan de l'Union, disions-nous de la Couronne, ici-même, il y a huit jours. Dès le lendemain les événements nous apportaient une preuve nouvelle.

Les fêtes de Bruges en l'honneur de Gezelle furent admirables. La présence du Roi et de la Reine, le très beau discours royal, le drapeau flamand accepté comme symbolisant la petite Patrie dans la grande, le Vlaamsche Leeuw et le Leeuwen dansen écoutés, debout, comme la Brabançonne, voilà enfin de la belle, et bonne, et salutaire politique d'Union!

Et quel accueil chaleureux, quel loyalisme, quelle joie générale! Qu'on ne craigne pas de s'engager résolument dans cette voie et le frontisme aura vécu!

◆ Guido Gezelle! Poète altissime! Si « poésie pure » a un sens, celle de Gezelle est la poésie pure par excellence. Quelle musique ineffable! Quelle élévation de pensée et quelle compréhension de la création! Peut-être y eut-il des poètes plus puissants, il n'en est pas de plus délicats et de plus exquis.

Gezelle n'était rien moins que nationaliste, et l'exploitation de son nom et de sa gloire à des fins panraciques n'est qu'un abus de plus à charge de ce nationalisme contemporain aux méfaits innombrables. Que les Hollandais admirent ce génie flamand, rien de mieux, mais il reste qu'il redoutait tout autant pour son peuple l'influence protestante du néerlandais que l'influence « abâtardissante » du français. C'est que Gezelle était catholique avant tout et que les exaltés de la race et de la langue tendent, plus ou moins consciemment, à mettre les intérêts culturels, comme ils disent, au-dessus de tout. On communie avec plus de ferveur dans l'unité linguistique et racique, que l'on ne communie dans l'unité religieuse. Le danger est d'autant plus grand quand une langue est parlée par des peuples, ou des fractions de peuples, divisés sur l'essentiel : la religion. Tout mouvement vers plus d'unité dans un panneerlandisme ne peut que nuire aux intérêts catholiques et dans la mesure même où le primat de la race, de la culture et de la langue s'en trouvera renforcé.

Que la Flandre soit flamande mais qu'elle reste elle-même! A trop regarder vers le Nord, vers un Nord que des siècles de protestantisme ont, malgré la communauté de langue, rendu plus différent d'elle que ne le sont la Wallonie et la France; à trop rêver d'une impossible union culturelle (?) par dessus les frontières politiques, la Flandre ne pourrait que diminuer sa personnalité. L'erreur pernicieuse du nationalisme flamand, c'est qu'il oublie que le mot culture n'a pas de sens justifiable si le facteur religieux n'est pas considéré comme primordial. Or, la culture flamande est essentiellement catholique et la culture hollandaise essentiellement protestante. Quiconque a vécu outre-Moerdijk — nous disons bien outre-Moerdijk — connaît cet abîme qui sépare le Flamand de Bruges, d'Anvers ou de Hasselt, du Hollandais de Rotterdam, de La Haye, d'Amsterdam ou d'Utrecht.

◆ Beaucoup de bruit autour du cas de Joris De Leeuw. Félicitons d'abord l'autorité de s'en être tirée fort habilement. Les extrémistes

cherchent, de toute évidence, à cristalliser le sentiment antibelge autour de quelques incidents qui leur permettraient de troubler l'année du Centenaire. Ils ont monté le cas De Leeuw. Et s'ils avaient réussi, ils auraient eu beau jeu : Voyez donc, après cent ans qu'il n'est pas encore permis d'ignorer le français en Belgique, tandis qu'on peut très bien ignorer le flamand! Et on ose parler d'égalité!...

Malheureusement pour les frontistes, le cas De Leeuw est venu trop tard! L'esprit nouveau souffle! Il n'anime, certes, pas encore tous les Belges — ce serait un miracle! — mais il souffle assez fort pour que l'atmosphère soit changée déjà et que les manœuvres extrémistes en soient rendues très difficiles.

Les chefs flamands — et il convient de rendre spécialement hommage à M. Van Cauwelaert — ont désavoué De Leeuw et ils ont bien fait. Le ministre de la Défense Nationale a répété que les Flamands de la levée 1930 seraient commandés en flamand et... voilà tout le machavélisme nationaliste qui s'effondre.

Et Joris De Leeuw est en liberté! « Ils » n'auront donc pas leur martyr, un Borms numéro 2, le numéro 1 étant oublié! Bravo!...

Belges, ne craignez rien. Si vous acceptez sincèrement et sans arrière-pensée une Flandre vraiment flamande, qu'aucun de ces menus incidents ne vous trouble! Ce sont comme les derniers combats d'une bataille gagnée. Les extrémistes essaieront encore de saboter et de compromettre une victoire — celle de l'Union, celle de la Belgique! — qui les gêne parce qu'elle les tue, mais des cérémonies comme celle d'Anvers et surtout celle de Bruges montrent la route à suivre pour enlever à ces égarés toute influence en pays flamand.

◆ Et nous nous permettons, à ce propos, de regretter publiquement le ton que croit devoir prendre depuis quelque temps le Standaard. On dirait que ce journal professe qu'il n'y a vraiment plus qu'un seul moyen pour promouvoir les intérêts flamands : l'huile sur le feu, du sel sur la plaie. Il devrait comprendre, pourtant, qu'il y a un temps pour la violence et un temps pour la conciliation. Nous croyons savoir que ses dirigeants — ou ses inspirateurs — prétendent qu'à se montrer assez « radical » ils empêchent beaucoup de lecteurs de lire les feuilles extrémistes. La tactique peut se défendre mais tout est dans la manière et nous nous permettons de demander très simplement au Standaard si sa manière actuelle ne dépasse pas la mesure et ne risque pas d'entraver plutôt que de hâter les solutions en marche. La cause de l'Union belge a fait tant de progrès ces derniers temps qu'un ton aussi vif et aussi hargneux que le ton quotidien du Standaard étonne et irrite. Or ce journal entend servir la cause de l'Union. Qu'il évite donc de donner l'impression de mettre certains intérêts particuliers, sinon personnels, au-dessus de l'intérêt général!

◆ Dans un petit livre du plus haut intérêt que le P. Delattre, jésuite français, vient de consacrer aux « lutttes présentes du catholicisme en Europe centrale », on peut lire :

En dépit de la Réforme et de la grande Sécularisation (1803), l'Allemagne en 1815 comptait encore une population pour moitié catholique; aujourd'hui on atteint à peine le tiers. Les mutilations de 1860 et de 1919 y sont sans doute pour quelque chose; elles n'expliquent cependant pas seules cette diminution. Les mariages mixtes jouent dans la question un rôle beaucoup plus considérable, et des statistiques dignes de foi établissent que sans eux l'Allemagne aurait été depuis longtemps ramenée au catholicisme. Or, la raison majeure des mariages mixtes est l'influence grandissante en Allemagne de la Prusse évangélique. Universités, armée, administrations, enseignement, chemins de fer, postes et télégraphes, transports, les fonctionnaires prussiens évangéliques envahissent tout et, partout favorisés, ils déterminent dans la jeunesse un courant vers des unions où trois générations suffisent à épuiser la sève catholique.

Et dire, qu'en 1919, on a eu l'occasion des déprussianiser l'Allemagne et qu'on la laisse passer... Ah! Clemenceau a beau avoir gagné la guerre, il conservera devant l'Histoire la responsabilité de n'avoir pas compris de quoi il s'agissait!

# Le XV<sup>e</sup> centenaire de saint Augustin

*A Nos Vénérables Frères, patriarches, primats, archevêques,  
évêques et autres Ordinaires des lieux en paix et communion avec  
le Siège apostolique.*

PIE XI, PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Le Christ Jésus a assisté jusqu'à nos jours et assistera toujours l'Eglise que, dans sa Providence, il a établie pour le salut du genre humain : même si cette assistance n'était pas demandée absolument par la nature de cette société et ses besoins, même si elle ne s'appuyait pas sur la promesse de son divin Fondateur que nous lisons dans l'Évangile, ses annales la manifesteraient à l'évidence : jamais la contagion de l'erreur n'a pu souiller l'Eglise, jamais les défections de ses fils, si nombreux que fussent ces dissidents, n'ont pu l'ébranler, jamais les persécutions des impies, si atroces fussent-elles, ne l'empêchèrent de retrouver la vigueur d'une jeunesse nouvelle et de forces perpétuellement jaillissantes.

## Augustin a été suscité par la Providence

Si Notre-Seigneur n'a pas toujours choisi la même méthode, le même moyen pour sauvegarder la stabilité et pourvoir aux accroissements de son institution qui s'étend à tous les siècles, il a voulu cependant susciter à chaque époque des hommes remarquables dont le génie et les œuvres parfaitement adaptés aux temps et aux circonstances firent que le peuple chrétien put se réjouir sans cesse des échecs et des défaites de la « puissances des ténèbres ».

Ce choix de la divine Providence s'est manifesté avec une clarté particulière en la personne d'Augustin de Thagaste : après avoir apparu à ses contemporains comme un flambeau placé sur le chandelier, comme le destructeur de toutes les hérésies et le guide vers le salut éternel, il a continué au cours des siècles à instruire et à consoler les fidèles ; même en notre âge, il contribue grandement à faire resplendir en leurs âmes les vérités de la foi et à y entretenir la flamme de la divine charité. C'est encore un fait connu que les écrits d'Augustin, par leur sublimité et leur charme, attirent nombre d'âmes qui sont séparées de Nous et paraissent totalement étrangères à la foi.

Aussi, en ce XV<sup>e</sup> centenaire de la mort bienheureuse de ce grand évêque et docteur, les fidèles ont-ils à cœur de rappeler et de célébrer presque dans tout l'univers son souvenir, et donnent-ils ou s'apprent-ils à donner d'éclatants témoignages de leur admiration et de leur vénération. En raison de Notre charge apostolique, et poussé par le vif désir de Notre âme, Nous voulons ne pas manquer à ce concert de louanges ; Nous voulons aussi vous exhorter, Vénérables Frères Vous, votre clergé et votre peuple, à rendre avec Nous de spéciales actions de grâces au Père céleste de ce qu'il a enrichi l'Eglise de tant et de si grands bienfaits par l'intermédiaire d'Augustin qui, de l'abondance des faveurs divines reçues en son âme, a tiré tant de profit personnel et a répandu tant de bien sur tout l'univers catholique.

Il convient aujourd'hui que les fidèles se glorifient de cet homme qui fut jadis adjoint, comme par miracle, au corps mystique du Christ, et que nul autre peut-être dans les siècles précédents, au jugement de l'histoire, ne dépassa en grandeur et en sublimité ; il leur convient surtout de s'imprégner et d'être nourri de sa doctrine et d'imiter les exemples de sa vie très sainte.

## Sa louange par les pontifes romains

La louange d'Augustin, en particulier, sur les lèvres des Pontifes romains, n'a jamais cessé dans l'Eglise de Dieu. Innocent I<sup>er</sup> saluait le saint évêque, encore vivant, comme un ami très cher, et il appréciait hautement les lettres qu'il avait reçues de lui, et de quatre évêques jouissant de son amitié : « lettres pleines de foi et riches de toute la vigueur de la religion catholique ». Peu après la mort d'Augustin, Célestin I<sup>er</sup> le défendit contre ses adversaires par ces paroles magnifiques : « Nous avons toujours eu en notre communion, eu égard à sa vie et à ses mérites, Augustin, homme de sainte mémoire ; et jamais même de bruits défavorables ne l'ont atteint ; nous nous souvenons qu'il avait une science si éminente que mes prédécesseurs l'ont même toujours considéré parmi les meilleurs maîtres. Le sentiment commun à son égard fut donc juste, puisque tous l'aimèrent et l'honorèrent ».

Gélase I<sup>er</sup> présentait à la fois Jérôme et Augustin comme « les flambeaux des maîtres ecclésiastiques » ; Hormidas, consulté par l'évêque Possessor, lui fit cette réponse, en vérité fort grave : « La doctrine que suit et professe l'Eglise romaine, c'est-à-dire catholique, sur le libre arbitre et la grâce divine peut être connue par des différents livres du bienheureux Augustin, en particulier à Hilaire et à Prosper ; cependant, les archives ecclésiastiques renferment sur cette question des chapitres explicites ». Jean II rendit un témoignage presque semblable, en appelant contre les hérétiques aux œuvres d'Augustin « dont l'Eglise romaine, disait-il, selon les décisions de mes prédécesseurs, suit et conserve la doctrine ».

Qui ignore comment, durant les années qui suivirent de près la mort d'Augustin, les Pontifes romains s'assimilèrent profondément son enseignement, par exemple Léon le Grand, Grégoire le Grand ? Saint Grégoire, exprimant sur lui-même une opinion aussi modeste qu'elle était honorable pour Augustin, écrivait au préfet d'Afrique, Innocent : « Si vous désirez vous nourrir d'un aliment délicieux, lisez les œuvres de votre bienheureux compatriote Augustin et, devant cette fleur de froment, ne cherchez plus notre son ». On sait qu'Adrien I<sup>er</sup> avait coutume de citer souvent des passages d'Augustin, qu'il appelait « l'illustre Docteur » ; il est connu aussi que Clément VIII, pour résoudre les difficiles controverses, et Pie VI, dans la Constitution Apostolique *Auctorem fidei* pour mettre en plein jour les erreurs du Synode de Pistole qu'il condamnait, se sont servis de l'autorité d'Augustin et appuyés sur elle.

Autre témoignage d'honneur à l'égard de l'évêque d'Hippone : plus d'une fois dans les Conciles, les Pères, légitimement assemblés, ont employé ses propres paroles pour définir la vérité catholique : il suffit de rappeler à ce sujet le deuxième Concile d'Orange et le Concile de Trente.

Pour remonter aux années de Notre jeunesse, il Nous plaît de citer ici, et comme de faire retentir joyeusement en Notre esprit les paroles par lesquelles Notre prédécesseur d'immortelle mémoire, Léon XIII, après avoir mentionné le nom de ceux qui avaient précédé l'époque d'Augustin, célébrait les services, rendus par lui, à la philosophie chrétienne : « Mais Augustin semble avoir ravi à tous la palme, lui qui, grâce à son puissant esprit, grâce à sa connaissance profonde des sciences sacrées et profanes, lutta énergiquement contre toutes les erreurs de son temps, avec une foi souveraine et une doctrine égale. Quel point de philosophie n'a-t-il pas touché ; ou plutôt quelle question n'a-t-il pas examinée à fond, soit qu'il exposât aux fidèles les mystères les plus cachés de la foi ou qu'il les défendit contre les indignes attaques des ennemis ; soit qu'il vengeât les fondements et la valeur de la science

humaine, en détruisant les théories des académiciens ou des manichéens, soit qu'il recherchât la raison, l'origine et les causes des maux qui affligent l'humanité.

Mais avant de toucher le sujet précis de Notre Lettre, Nous voulons faire remarquer de tous que les louanges magnifiques dont les anciens auteurs ont honoré le saint Docteur, doivent être bien comprises, et non pas, comme l'ont pensé certains esprits manquant de sens catholique, de manière à placer l'autorité de la parole d'Augustin au-dessus de l'autorité suprême de l'Eglise enseignante.

### La faiblesse de l'homme sans la grâce

Que Dieu est « admirable dans ses saints » ! Dans le livre de ses *Confessions*, Augustin dit et proclama d'une voix enthousiaste la miséricorde divine à son endroit, avec des accents qui semblaient monter des profondeurs de son âme reconnaissante et aimante. Par une inspiration de la Providence, la pieuse Monique alluma au cœur du jeune enfant un tel amour envers le Christ, qu'Augustin put dire un jour : « En effet, Seigneur, dans votre miséricorde, ce nom, le nom de mon Sauveur votre Fils, mon tendre cœur l'avait sucé avec le lait maternel, et le conservait profondément ; et tout ce qui ne comportait pas ce nom, fût-ce de bonne littérature, élégant et vrai, ne me ravissait pas complètement ».

Lorsque, adolescent, il était éloigné de sa mère et écoutait des maîtres païens, le Très-Haut permit qu'il perdît sa ferveur première, subit le triste esclavage des passions charnelles et se fourvoyât dans les pièges des manichéens dont il suivit la secte, pendant neuf ans environ : le futur Docteur de la Grâce apprendrait ainsi par son expérience et dirait à la postérité quelle est la faiblesse, quelle est la fragilité d'une âme même très noble, si le secours d'une éducation chrétienne et l'assiduité à la prière ne l'affermissent dans la voie de la vertu, surtout à l'époque de la jeunesse où l'esprit se laisse plus facilement séduire et amollir par les erreurs et où l'âme ressent les premiers troubles des sens. Dieu permit encore cette chute, pour que notre Saint connût par expérience le profond malheur de celui qui cherche à se contenter et à se rassasier des créatures, comme il le confessa plus tard, publiquement devant le Seigneur : « Car tu étais toujours présent, chatiant avec miséricorde et mêlant d'amères rancoeurs toutes ces voluptés illicites ; de la sorte, je chercherais à me réjouir sans tristesse et je ne trouverais aucun bien où je le pourrais, si ce n'est vous, Seigneur ».

Comment Augustin aurait-il été laissé à lui-même par le Père céleste, que Monique implorât de ses larmes et de ses prières, Monique, ce modèle des mères de famille qui, par leur appel incessant à la miséricorde divine, obtiennent enfin que leurs enfants reviennent dans la bonne voie ? Il ne pouvait se faire, en effet, que le fils de tant de larmes vint à périr ; comme Augustin l'écrit : « Et ce que j'ai écrit aussi, dans ces mêmes livres, sur ma conversion, Dieu me convertissant à cette foi que je dévastais par mon bavardage misérable et insensé, ne vous souvenez-vous pas que je l'ai rapporté de manière à montrer que les larmes persévérantes et quotidiennes de ma mère m'obtinent la grâce de ne point périr ? »

Aussi Augustin s'écarte-t-il peu à peu de l'hérésie des manichéens et, comme sous le souffle et l'impulsion de Dieu, il est conduit à Milan près de l'évêque Ambroise ; le Seigneur, « touchant et travaillant petit à petit son cœur d'une main douce et miséricordieuse », fait que les sages paroles d'Ambroise amènent Augustin à croire à l'Eglise catholique et à la vérité de la Bible ; alors déjà le fils de Monique, bien que non encore délivré des inquiétudes et des charmes du vice, avait cependant la ferme conviction que la divine Providence n'avait donné comme moyen de salut que le Christ Notre-Seigneur et les Saintes Ecritures dont seule l'autorité de l'Eglise catholique garantissait la vérité.

Mais qu'elle est difficile et qu'elle est laborieuse la pleine transformation d'un homme depuis longtemps éloigné du droit chemin ! Il était encore asservi aux convoitises et aux impulsions de son âme, impuissant à les réprimer. Loin de puiser les forces nécessaires au moins dans la doctrine platonicienne sur Dieu et les créatures, il aurait ajouté à ses misères une autre plus grave, c'est-à-dire l'orgueil, si les Epîtres de l'apôtre Paul ne lui avaient appris jadis que la vie chrétienne doit s'appuyer sur le fondement de l'humilité et le secours de la grâce divine.

Dès lors — nous rappelons un fait dont on ne saurait sans larmes répéter le récit, — Augustin, repentant des fautes de sa vie antérieure et bouleversé par l'exemple de tant de chrétiens qui auraient

accepté jusqu'à la perte de tous leurs biens pour gagner « l'unique nécessaire », se rendit à la divine miséricorde qui le poursuivait suavement : au cours d'une prière, il fut frappé par un appel soudain : « Prends et lis » ; il ouvrit le livre des Epîtres placé à portée de la main et ses yeux tombèrent sur ce passage qu'il lut, tandis que les grâces célestes agissaient puissamment sur son âme : « Ni dans les orgies et les boissons enivrantes, ni dans la débauche et l'impureté, ni dans les rivalités et les jalousies ; mais revêtez le Seigneur Jésus-Christ, et n'observez pas la prudence de la chair dans la satisfaction de vos convoitises ». A partir de cet instant, comme on le sait, jusqu'à son dernier soupir, Augustin se donna tout à Dieu.

### Le génie d'Augustin

Bientôt on comprit quel « vase d'élection » le Seigneur s'était choisi en Augustin et à quelles sublimes actions il le destinait. Ayant reçu le sacerdoce et élevé ensuite au siège épiscopal d'Hippone, celui-ci commence de répandre non seulement sur l'Afrique chrétienne, mais sur l'Eglise universelle, la lumière de sa riche doctrine et de leur distribuer les bienfaits de son apostolat. Il médite la Sainte Bible, il fait monter vers le Seigneur de longues et multiples prières dont ses livres nous conservent encore les pensées et les accents ; il parcourt attentivement les œuvres des Pères et des Docteurs qui l'ont précédé, et qu'il vénère en toute humilité, afin de pénétrer et de posséder chaque jour davantage les vérités révélées de Dieu.

Certes, Augustin venait après de saints personnages qui avaient éclairé comme des astres resplendissants l'Eglise catholique, tels Clément de Rome et Irénée, Hilaire et Athanase, Cyprien et Ambroise, Basile, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome ; certes, Jérôme vivait à la même époque ; cependant, Augustin soulève encore l'humanité d'une vive admiration par la subtilité et la force de ses pensées et par la merveilleuse sagesse que respirent ses œuvres composées et publiées grâce à un labeur quotidien de près de cinquante ans. Il est malaisé d'examiner ces nombreuses et abondantes études qui touchent tous les problèmes des sciences divines, l'exégèse et la morale, au point que les commentateurs peuvent à peine les saisir et les embrasser toutes ; pourquoi ne pas choisir néanmoins dans cette abondance de richesses doctrinales quelques pages qui paraîtront plus adaptées à notre siècle et plus utiles à la société chrétienne ?

### La doctrine d'Augustin. — La fin dernière de l'homme

Tout d'abord Augustin s'appliqua fortement à donner à tous une claire notion et une vraie conviction sur la fin suprême de l'homme et sur l'unique moyen pour lui de parvenir à la véritable béatitude. Qui donc, demandons-Nous, si léger et si frivole soit-il, qui donc pourrait entendre sans émotion cet homme si longtemps adonné aux plaisirs et doué de si remarquables dons pour conquérir tous les avantages de cette vie, faire à Dieu cette confession : « Vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ? » Ces paroles contiennent toute la somme de la sagesse, et elles expriment aussi heureusement l'amour de Dieu à notre égard, la singulière dignité de l'homme et l'état misérable de ceux qui vivent loin de leur Créateur.

En notre âge surtout, où les merveilles de la création apparaissent dans une lumière toujours plus vive, où l'homme, par son génie, soumet à son empire leur force et leur vertu prodigieuses pour les faire servir à ses aises, à son luxe et à ses plaisirs ; à notre époque, disons-Nous, où les œuvres et les inventions qu'enfante l'intelligence ou le rude labeur des mortels, se multiplient chaque jour et se répandent avec une rapidité inouïe dans tout l'univers, les âmes, en se donnant tout entières aux créatures, tombent dans un oubli complet du Créateur ; elles poursuivent les biens périssables, sans souci des richesses éternelles, et elles changent en un mal privé et public, comme en une occasion de leur propre perte, les dons qu'elles reçoivent de la Bonté divine, pour étendre le règne du Christ et favoriser leur salut personnel. Ne nous laissons donc pas entraîner par une manière de vivre individuelle et sociale qui est totalement tournée vers les biens corporels et les plaisirs des sens ; il nous faut, pour cela, examiner et méditer les principes de sagesse chrétienne que l'évêque d'Hippone a si bien posés et expliqués :

« Dieu, créateur très sage et ordonnateur très juste de toutes les natures, qui institua le genre humain mortel comme le plus

bel ornement de la terre, a donné aux hommes certains biens convenant à cette vie, c'est-à-dire la paix temporelle selon le faible besoin d'une vie mortelle dans la santé, l'intégrité et la société de ses semblables et tout ce qui est nécessaire pour conserver ou recouvrer cette paix, comme ce qui touche d'une manière proportionnée et convenable ses sens : la lumière, les ténèbres, l'air respirable, l'eau potable et tout ce qu'il faut pour nourrir, couvrir, soigner et orner le corps; avec cette condition fort équitable que celui qui aurait sagement usé de ces biens mortels faits pour la paix des mortels recevrait des biens plus amples et meilleurs, c'est-à-dire la paix de l'immortalité elle-même, ainsi que la gloire et l'honneur conformes à cet état, dans la vie éternelle, pour jouir de Dieu et du prochain en Dieu; celui, au contraire, qui agirait mal ne recevrait pas ces biens et perdrait les autres. »

Sur le point de parler de la fin suprême de l'homme, Augustin se hâte de donner cet avertissement à quiconque veut l'atteindre : leur tentative sera vaine, s'ils ne se soumettent et n'obéissent humblement à l'Eglise catholique qui a seule la vertu reçue de Dieu de fournir aux âmes la lumière et la force sans lesquelles on s'écarte infailliblement de la voie droite et l'on tombe facilement dans le danger de la mort éternelle. En effet, Dieu, dans sa bonté, n'a pas voulu que les hommes le cherchassent comme des aveugles et en chancelant, « cherchant Dieu dans l'incertain espoir de le toucher ou de le trouver ». Chassant les ténèbres de l'ignorance, il s'est fait connaître par une révélation et il a convoqué les âmes errantes au devoir de la pénitence : « Et Dieu, considérant les siècles de l'ignorance, proclame maintenant aux hommes la nécessité de faire tous et partout pénitence ».

#### La mission de l'Eglise

Après avoir inspiré de son souffle les écrivains sacrés, Dieu confia la Bible à la garde et à l'interprétation authentique de l'Eglise fondée par son Fils unique; tandis que cette origine divine de l'Eglise fut dès le début manifestée et démontrée par les miracles qu'opéra le Christ, son fondateur : « Les malades sont guéris, les lépreux purifiés. La marche est rendue aux boiteux, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds. Les hommes de cette époque virent l'eau changée en vin, cinq mille personnes rassasiées de cinq pains, les flots foulés aux pieds, les morts ressuscités : ainsi certains miracles guérissaient le corps par un bienfait manifeste, d'autres l'esprit par une faveur moins apparente et tous montraient aux hommes le sceau de la puissance divine; c'est ainsi que l'autorité divine touchait alors l'âme hésitante des humains. »

La fréquence des miracles a depuis lors quelque peu diminué, soit; mais pour quelle raison, demandons-nous, si ce n'est que le témoignage divin se manifestait avec toujours plus d'éclat par la merveilleuse extension de la foi et par la rénovation de l'humanité formée selon l'enseignement de la morale chrétienne? Pensestu, demande Augustin à son ami Honorat qu'il voulait ramener à l'Eglise, penses-tu que ce soit un léger avantage pour l'humanité, non pas qu'un petit groupe de savants aient appris par leurs discussions, mais que même la foule ignorante d'hommes et de femmes de régions si nombreuses et si différentes croient et proclament que rien de terrestre, aucun élément de feu, rien enfin de ce qui touche les sens ne doit être adoré comme Dieu et que seule l'intelligence peut monter vers Lui; que cette foule se contente d'un peu de pain et d'eau et qu'elle observe des jeûnes, non pas d'un jour seulement, mais continués durant des périodes; que la chasteté aille jusqu'au renoncement au mariage et à l'espoir d'une descendance; la patience jusqu'au mépris de la croix et du bûcher; la libéralité jusqu'à la distribution du patrimoine aux pauvres; qu'enfin le mépris de tout au monde aille jusqu'au désir de subir la mort.

« C'est un petit nombre qui fait cela, un plus petit nombre qui le fait avec sagesse et discrétion; mais les foules l'approuvent, les foules le louent, les foules le favorisent, les foules l'aiment enfin; les foules accusent leur propre faiblesse de ce qu'elles ne peuvent les suivre, et cela n'est pas sans un progrès de leur âme vers Dieu, sans que s'allument des étincelles de vertu.

« La divine Providence a fait cela par les oracles des prophètes, par la bonté et la doctrine du Christ, par la prédication itinérante des apôtres, par les outrages, les croix, le sang, la mort des martyrs; par la vie admirable des saints et, tout cela, par les miracles que méritaient, selon l'opportunité des temps, de telles actions et de telles vertus. Puisque nous voyons Dieu accorder un si grand

secours, et les hommes en tirer pareils avantages et profits, hésitons-nous à nous cacher dans le sein de cette Eglise qui, au témoignage du genre humain, a reçu la suprême autorité du Siège apostolique à travers la série de ses évêques, tandis que les hérétiques aboient en vain autour d'elle et sont condamnés et par le jugement du peuple chrétien, et par la puissance des Conciles, et même par la majesté des miracles? »

Ces paroles d'Augustin n'ont rien perdu jusqu'ici de leur force et de leur importance; elles ont été pleinement confirmées, comme tout homme doit l'avouer, par ce long espace de quinze siècles. Durant leur cours, l'Eglise de Dieu a certes été accablée par les malheurs et par les bouleversements des sociétés, elle a été déchirée par les hérésies et les schismes, elle a été affligée par la défection et l'indignité de ses fils; néanmoins, forte des promesses de son Fondateur, alors que les institutions humaines étaient balayées les unes après les autres, l'Eglise ne demeura pas seulement dans son intégrité totale; mais encore à chaque époque elle s'embellit de magnifiques exemples de piété et de sainteté, elle aviva et augmenta les flammes de la charité dans une multitude de ses fidèles grâce aux travaux de ses missionnaires et de ses martyrs, elle gagna de nouveaux peuples chez lesquels la gloire illustre de la virginité et la dignité du sacerdoce et de l'épiscopat fleurissent abondamment, elle a enfin si profondément imprégné toutes les nations de son esprit de charité et de justice que même les hommes qui la regardent avec indifférence ou qui la combattent ne peuvent s'empêcher de lui emprunter sa manière de parler et d'agir.

Aussi Augustin, parlant aux Donatistes qui osaient restreindre et enfermer la véritable Eglise du Christ, dans un coin de l'Afrique, leur objectait-il et leur opposait-il l'universalité ou la catholicité de l'Eglise qui embrasse tous les hommes qui ont tous besoin de secours de la grâce divine; et il terminait avec raison son argumentation par cette parole solennelle : « Sans hésitation, le monde porte son jugement », parole dont la lecture naguère frappa si vivement l'esprit d'un noble et illustre personnage qu'il hésita plus longtemps à entrer dans l'unique bercail du Christ. (Newman.

#### L'Eglise romaine gardienne de la vérité

Augustin professait, d'ailleurs, hautement, que l'unité de l'Eglise universelle et l'absence de toute erreur dans son enseignement ne proviennent pas seulement de son invisible Chef, le Christ Jésus qui du haut du ciel « gouverne son corps » et parle par l'Eglise enseignante, mais encore de son Chef visible en terre, le Pontife romain qui, par un légitime droit de succession, occupe la chaire de Pierre; cette série de successeurs de Pierre est « la pierre même que ne renversent point les orgueilleuses puissances des enfers »; et c'est fort légitimement qu'elle nous maintient dans le sein de l'Eglise « cette série de prêtres partant de l'épiscopat de l'apôtre Pierre à qui le Seigneur confia après sa résurrection le soin de paître ses brebis jusqu'à l'épiscopat actuel ».

Lorsque l'hérésie pélagienne eut surgi et que ses sectateurs tentèrent par la ruse et la fourberie de troubler l'esprit et le cœur des fidèles, les Pères du Concile de Milève qui se réunit, entre autres Conciles, sous l'inspiration et comme sous la conduite d'Augustin ne proposèrent-ils pas leurs discussions et les décrets portés pour les résoudre à l'approbation d'Innocent V? Celui-ci dans sa réponse, louait ces évêques de leur zèle pour la foi et de leur soumission au Pontife romain : « Ils savaient, disait-il, que les réponses jaillissent de la source apostolique pour ceux qui les demandent et pour toutes les provinces; surtout chaque fois que s'agit une question de foi, je pense que tous nos frères et coévêques ne doivent référer qu'à Pierre, c'est-à-dire à l'auteur même de leur dignité et de leur honneur, comme l'a fait maintenant votre Charité, de ce qui dans tout l'univers peut-être utile à toutes les Eglises en général ». Lorsque la sentence du Pontife romain contre Pélagie et Célestin eut été connue dans la région, Augustin dit ces paroles mémorables dans un discours au peuple : « Déjà sur cette affaire les travaux de deux Conciles ont été envoyés au Siège apostolique; c'est de lui que nous viennent les réponses. La cause est finie; puisse l'erreur finir un jour elle aussi! »

Ces paroles, légèrement abrégées, sont passées en proverbe, « Rome a parlé, la cause est entendue ». Ailleurs, après avoir rapporté la décision du pape Zosime qui condamnait et réprouvait les Pélagiens, où qu'ils fussent, il s'écriait : « Ces paroles du Siège apostolique expriment la foi catholique et antique, et si fondée,

si certaine et si claire qu'il serait sacrilège pour un chrétien d'en douter ».

De plus, quiconque sert l'Eglise, qui a reçu de son divin Epoux l'administration des richesses de la grâce céleste, surtout par les sacrements, verse, à l'exemple du bon Samaritain, le vin et l'huile sur les plaies des fils d'Adam, afin de purifier les coupables de leurs fautes, de fortifier les faibles et les infirmes, et de former les justes à une vie plus sainte. Admettons qu'un ministre du Christ ait pu parfois manquer à son devoir, la vertu du Christ en perdrait-elle pour cela son efficacité? « Et moi, je dis — écoutons l'évêque d'Hippone, — et Nous disons que tous les ministres d'un tel Juge doivent être justes; que les ministres soient justes, s'ils le veulent; mais s'ils ne veulent pas être justes ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse, mon Maître me rassure, dont l'Esprit a dit : « Voilà » celui qui baptise. » Que n'ont-ils entendu jadis ou que n'entendent-ils aujourd'hui la parole d'Augustin, tous ceux qui, à l'exemple des Donatistes, prétextent la chute d'un prêtre pour déchirer la robe sans couture du Christ et se jeter misérablement hors de la voie du salut!

### La recherche de Dieu dans la vie d'Augustin

Nous avons vu avec quelle humilité ce puissant esprit se soumettait à l'autorité de l'Eglise enseignante, certain que cette règle de conduite ne le ferait pas s'écarter d'un point de la doctrine catholique. En réfléchissant sur cette parole : « Si vous ne croyez, vous ne comprendrez point (*Isaïe*, VII, 9) », il avait parfaitement compris non seulement que toutes les âmes scrupuleusement attachées à la foi et qui méditent dans la prière et la soumission la parole de Dieu, reçoivent du ciel la lumière refusée aux orgueilleux, mais que les prêtres dont « les lèvres doivent conserver la science » ont l'obligation — puisqu'ils sont tenus d'exposer clairement et de sauvegarder les vérités révélées et d'en expliquer le sens aux fidèles — de pénétrer profondément les dogmes de la foi, autant que la grâce divine leur en donne la force. Sous l'inspiration de la Sagesse incréée qui dirigeait sa prière et sa méditation des mystères sacrés, il parvint ainsi par ses écrits à laisser à la postérité une vaste et magnifique somme de la doctrine sacrée.

Il suffit d'avoir parcouru quelque peu cette œuvre si abondante, Vénérables Frères, pour savoir avec quelle ardeur l'évêque d'Hippone s'appliquait à progresser dans la connaissance de Dieu. Comme il reconnut clairement son Auteur dans l'immensité et l'ordre des choses créées et comme il trouva des paroles et des pages expressives pour faire partager cette connaissance par le peuple confié à ses soins!

« La beauté de la terre, disait-il, est comme une voix de la terre muette. Tu la considères et tu vois sa magnificence, tu vois sa fécondité, tu vois ses forces, comment elle forme des semences et comment elle produit souvent ce qui n'a pas même été semé; tu vois et par ta contemplation tu sembles l'interroger et la recherche même est une interrogation. Quand tu as cherché avec admiration et examiné, que tu as découvert une grande puissance, une grande beauté et une merveilleuse perfection, il te vient aussitôt à l'esprit que tout cela n'existe point par soi-même, mais par un Créateur. Et ce que tu y as trouvé, c'est l'appel à la louange, pour que tu glorifies le Créateur. Quand tu as considéré toute la beauté de ce monde, est-ce que sa beauté ne te répond pas comme d'une seule voix : Ce n'est pas moi qui me suis fait, mais Dieu? » Que de fois il a exalté en de splendides élévations la perfection absolue de son Créateur, sa beauté, sa bonté, son éternité, son immutabilité et sa puissance, bien qu'il ne cessât de rappeler que notre idée de Dieu dépasse en vérité nos paroles, et son être notre idée et que le nom qui convient surtout au Créateur est celui que Dieu même révéla à Moïse lui demandant au nom de qui il était envoyé!

### L'étude du mystère de la Trinité

Augustin ne se contenta point de scruter la nature de Dieu d'après les seules forces de l'intelligence humaine; à la lumière des Saintes Ecritures, et sous la conduite du Saint-Esprit, il dirigea la vigueur de son admirable génie sur le plus profond de tous les mystères que tant de Pères et de ses prédécesseurs défendirent avec une constance presque infinie et avec une merveilleuse ardeur contre les sacrilèges attaques des hérétiques, c'est-à-dire l'adorable Trinité du Père et du Fils et du Saint-Esprit dans l'unité de la

nature divine. Eclairé de la lumière céleste, il disserta avec tant de profondeur et de subtilité de ce premier et fondamental article de la foi catholique que les Docteurs postérieurs n'eurent, en quelque sorte, qu'à puiser dans les exposés d'Augustin pour construire les solides monuments de théologie sur lesquels, en tout temps, les traits de la raison humaine dévoyée, qui rejette ce mystère, le plus difficile de tous à comprendre, sont venus s'érouler.

Citons ici l'enseignement de l'évêque d'Hippone : « Dans la Trinité, il faut attribuer en propre, comme se rapportant distinctement à chaque personne en particulier, les notions qui sont dites réciproquement et relativement, comme Père et Fils, et le Don commun du Père et du Fils, le Saint-Esprit : car le Père n'est pas la Trinité, ou le Fils la Trinité, ou le Don la Trinité. Mais ce qui est dit de chacune des trois Personnes relativement à soi ne doit pas être trois au pluriel : ainsi, le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; le Père est bon, le Fils est bon, le Saint-Esprit est bon; le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant; cependant, il n'y a ni trois Dieux, ni trois bons, ni trois tout-puissants, mais un seul Dieu, bon, tout-puissant, la Trinité elle-même. Et ainsi toutes les autres notions relatives non réciproques, mais à soi, doivent être attribuées à chacune des Personnes. Cela leur est, en effet, attribué en raison de l'Essence, car être signifie, en ce cas, être grand, être bon, être sage, et tout autre notion qui est attribuée à chaque Personne relativement à elle-même ou à la Trinité elle-même ».

Ce texte est subtil et dense; toutefois Augustin se sert de comparaisons bien proportionnées pour nous faire comprendre de quelque manière le mystère; ainsi, quand il considère l'image de la Trinité reflétée dans l'âme humaine qui s'avance vers la sainteté, et qui, se souvenant de Dieu, le connaît et l'aime; afin que nous nous représentions un peu comment le Verbe est engendré du Père « qui a exprimé d'une certaine manière dans son Verbe coéternel tout ce qu'il a substantiellement » et comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils qui « nous montre l'amour commun dont s'aiment réciproquement le Père et le Fils ».

Augustin nous avertit ensuite de rendre chaque jour plus lumineuse et plus belle en nous cette image de Dieu, cela jusqu'au jour de la mort; à ce moment, l'image divine reflétée en nous « trouvera sa perfection dans la vision qui après le jugement sera face à face, mais qui maintenant se fixe comme dans un miroir en figure ».

\* \* \*

Jamais nous ne pourrions assez admirer le Docteur d'Hippone expliquant les mystères du Fils Unique de Dieu revêtu de la chair humaine et demandant en ces propres termes — que saint Léon — que le Grand cita dans sa Lettre apostolique à l'empereur Léon — que « nous reconnaissons la double nature du Christ, la divine par laquelle il est égal au Père, l'humaine par laquelle le Père est plus grand. Cette double nature à la fois est un Christ et non deux Christs : sinon Dieu serait quaternité et non Trinité. En effet, comme l'âme raisonnable et le corps sont un seul homme, le Christ, Dieu et homme, est un ».

Théodose le Jeune fit donc acte de sagesse, lorsqu'il ordonna d'inviter avec tous les témoignages de respect Augustin au Concile d'Ephèse où fut abattue l'hérésie de Nestorius; mais la mort inopinée du Docteur empêcha que cette voix forte et puissante ne s'unît à celle de l'assemblée des Pères, pour anathématiser l'hérétique qui avait osé diviser pour ainsi dire le Christ et combattre la maternité divine de la bienheureuse Vierge Marie. Il ne convient pas de l'omettre, même en effleurant la question : la dignité royale du Christ que Nous avons défendue et proposée au culte des fidèles par l'Encyclique *Quas primas*, publiée à la fin de l'année sainte, a été plus d'une fois mise en lumière par Augustin comme le prouvent les leçons tirées de ses écrits qu'il Nous a plu d'insérer dans la liturgie de la fête de Notre Seigneur-Jésus-Christ Roi.

### Les deux Cités

Personne peut-être n'ignore avec quel art merveilleux Augustin a traité dans son célèbre ouvrage *De Civitate Dei* du gouvernement des choses et des événements par Dieu; il y a embrassé d'un seul regard l'histoire du monde, en utilisant tous les moyens que lui offraient sa connaissance approfondie de la Bible et la science

humaine du temps. Dans les étapes et les progrès de la société humaine, il aperçoit de son regard perçant et il reconnaît deux cités qu'ont établies « deux amours : la cité terrestre fondée par l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité céleste par l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi » ; l'une est Babylone, l'autre est Jérusalem ; toutes deux « sont mélangées et, mélangées depuis le début du monde, elles progressent ensemble jusqu'à la fin des temps » ; cependant, leur issue ne sera pas la même, car les habitants de Jérusalem régneront perpétuellement avec Dieu, tandis que les partisans de Babylone expieront éternellement leurs crimes avec les démons.

Aussi l'histoire des sociétés humaines n'apparaît-elle aux chercheurs d'Augustin que comme un récit de la charité de Dieu se répandant sans cesse sur nous, de Dieu qui élève par les triomphes et les calamités la cité céleste dont il a posé les fondements de telle manière qu'il fait servir à ses accroissements les folies et les crimes même de la cité terrestre, selon cette parole : « Pour ceux qui aiment Dieu, ceux qui selon son dessein ont été appelés saints, tout converge à leur bien ». C'est donc une opinion inepte et insensée que de considérer comme dirigeant le cours des siècles les fantaisies et les hasards d'une fortune aveugle, ou bien les convoitises et les ambitions des puissants, ou bien le mouvement continu des esprits et des cœurs pour seconder les forces naturelles, favoriser les arts, conquérir les avantages de la vie. Au contraire, les événements ne font que concourir à l'accroissement de la cité de Dieu, c'est-à-dire à l'extension de la vérité évangélique et au salut des âmes, d'après les desseins secrets et miséricordieux de Celui « qui atteint d'un pôle à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur ».

Pour insister encore sur ce sujet, Augustin marque d'un signe de honte ou plutôt pour mieux dire, d'un stigmate de feu le paganisme des Grecs et des Romains dont la religion sembla faire languir le regret, même en notre temps, certains auteurs légers et voluptueux qui lui trouvaient une beauté, une convenance et une douceur supérieures. Lui qui savait dans quel oubli lamentable de Dieu étaient tombés ses contemporains, il rappela parfois en des phrases mordantes, parfois avec indignation tout ce que les démons avaient par le culte des faux dieux introduit dans la vie humaine de contrainte et de sottises, d'atrocités et de luxure. Personne ne peut, en effet, trouver de salut dans le vain idéal de perfection que la cité terrestre se propose : ou bien nul homme à peu près ne le réalisera ou bien celui qui le réalisera ne gagnera que le plaisir d'une gloire passagère.

Augustin loue, certes, les anciens Romains qui « méprisèrent leurs intérêts privés pour le bien commun, c'est-à-dire pour la république et son trésor, résistèrent à l'avarice, veillèrent librement au salut de la patrie ; ils ne commirent pas de crimes selon leur foi et ne se livrèrent pas aux passions ; ils s'aiderent de tous ces moyens comme de la véritable manière d'obtenir honneur, empire et gloire ; ils sont honorés dans presque toutes les nations ; ils imposèrent leurs lois à nombre de peuples ». Cependant, comme il le remarque plus loin, que conquièrent-ils par tant de et tels labeurs en dehors de ce vain déploiement de la gloire humaine qui fut la récompense de ceux qui brûlèrent de son ardent désir et menèrent pour elle des guerres acharnées ? Il ne s'ensuit pas que les succès dans les entreprises et l'empire même dont notre Créateur use pour les secrets desseins de sa Providence soient réservés à ceux qui négligent la cité céleste. Dieu « a comblé l'empereur Constantin qui ne pria pas les démons, mais adorait le vrai Dieu lui-même, de telles faveurs terrestres que nul n'oserait en souhaiter d'aussi grandes » et il voulut faire jour de la prospérité et de multiples triomphes Théodose « qui se réjouissait plus d'être membre de l'Église que de régner ici-bas » et qui, recevant d'Ambroise des reproches pour le massacre d'Antioche « fit pénitence de telle manière que le peuple priant pour lui était plus ému de larmes en voyant prosternée la majesté impériale qu'il n'avait été par la crainte en le voyant pécher par colère ».

PIE XI, PAPE.

La fin paraîtra dans notre prochain numéro.

## Les fondateurs de la Belgique indépendante

L'histoire des événements de 1830 est fertile en surprises.

Les agissements du gouvernement hollandais avaient créé, dans les provinces méridionales, un état de malaise profond, mais personne ne songeait à une rupture. Cela se conçoit : l'union de la Belgique et de la Hollande avait été réalisée par les Grandes Puissances comme une barrière contre la France. Elle apparaissait comme la condition du maintien de la Paix européenne. Comment admettre que les signataires du Traité de 1815 toléreraient que leur œuvre fût détruite ?

On y songeait si peu en Belgique que personne ne s'était préoccupé de préparer l'autonomie en dressant les cadres essentiels d'un État nouveau. Les plus osés, avec de Potter, préconisaient la séparation administrative avec un régime de fédéralisme.

Lorsqu'éclata, en France, la révolution qui détrôna Charles X la Belgique était en ébullition. Le mécontentement provoqué par les mesures du roi Guillaume, son obstination à considérer les protestations comme une révolte injustifiée, ses mesures de répression extraordinaire, notamment contre la presse, avaient exaspéré les Belges. De là, en août 1830, les incidents qui suivirent la représentation à la Monnaie de la *Muette de Portici*, et les scènes de violence dont Bruxelles fut le théâtre.

Mais cette effervescence fut sans conclusion autre que d'exciter la tourbe, toujours prête à pécher en eau trouble. Profitant des désordres, de véritables bandits firent régner dans la capitale des inquiétudes telles que les bons citoyens, vu la carence des organismes officiels, songèrent, pour maintenir l'ordre, à improviser la création d'une Commission de Sécurité publique et à créer une garde bourgeoise.

Le baron d'Hooghvorst, en entreprenant de mettre sur pied cette force de police volontaire, ne pensait certes pas qu'il jetait les assises de la petite armée de fortune qui, quelques jours plus tard, devait consommer la Révolution par la victoire emportée aux journées de Septembre.

La période qui s'écoula d'août à septembre fut la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer.

« Ce n'était, a écrit J.-B. Nothomb, ni l'ordre légal, ni l'insurrection. C'est ordinairement d'un seul bond qu'on se précipite de l'ordre légal dans l'insurrection. Il a fallu un mois aux Belges pour prendre cet élan ; un mois entier, ils se sont arrêtés sur le seuil de la légalité, face à face avec la révolution. Ce fut l'attaque sur Bruxelles qui décida l'événement. »

Exaspéré de la résistance des Belges, de l'acrimonie de leurs récriminations, de la violence de leurs gestes, le roi Guillaume résolut de frapper un grand coup, et de mater par les armes les émeutiers.

Il envoya des troupes contre la capitale, malgré les conseils de son fils, le Prince d'Orange, qui, connaissant parfaitement les Belges, avait compris leurs griefs et le danger d'une attitude agressive.

Le geste brutal de Guillaume rompit les digues et provoqua la révolte ouverte, avec cette fois, comme but proclamé, la séparation radicale, quelles qu'en puissent être les suites. De tous les coins du pays, les volontaires accoururent grossir les rangs des patriotes bruxellois menacés.

Ce furent alors les journées épiques de Septembre, nos « trois glorieuses ». Les Hollandais furent battus et prirent retraite.

emportant dans leurs bagages la déchéance définitive des Nassau. La rupture était consommée.

La révolution, que la Hollande n'avait pas voulue et que la Belgique n'aurait osé rêver, était un fait accompli. Le roi Guillaume avait voulu la guerre : il en supportait les loix.

En Hollande, ce fut une stupeur, qui dure encore.

Chez nous, ce fut une stupeur et un chaos.

Rien en effet n'avait été prévu, ni préparé, de sorte que la Belgique fut, du jour au lendemain, plongée dans l'anarchie totale. Plus d'autorité, plus de gouvernement, plus de pouvoirs publics, plus d'organismes législatif, administratif ou judiciaire, plus de finances publiques, plus d'armée, plus de police. Les industries arrêtées, le chômage partout.

Faut-il souligner la gravité du péril que nous connûmes alors, sous l'œil irrité des Grandes Puissances dont nous avions renversé les plans et sous la menace d'un retour offensif des Hollandais, bouillants de colère ?

Allions-nous, à quelques années de distance, connaître à nouveau, les déceptions honteuses de la révolution brabançonne ? C'est alors que se marqua l'action de la Providence qui suscita chez nous, en ces heures angoissantes, des hommes désintéressés, prudents et d'une énergie magnifique, résolus à créer de l'ordre dans l'effroyable bouleversement où était jeté le pays. Sans hésiter, ils prirent en main le gouvernail de la barque désemparée. Leur initiative courageuse et téméraire fut comprise par l'opinion publique qui es investit de l'autorité nécessaire. La qualification que prit ce groupement fut un trait de génie : « le Gouvernement Provisoire ». Gouverner, pour parer aux dangers imminents intérieurs et extérieurs. Provisoirement, pour marquer le désintéressement des sauveteurs n'ayant comme but que de préparer l'avènement immédiat d'un pouvoir légalement constitué.

Ce furent les glorieux ancêtres de la Belgique Indépendante : le comte Félix de Merode, Alexandre Gendebien, van de Weyer, de Potter, Charles Roier, Joly, le baron van der Linden d'Hooghvorst, de Coppin et Nicolai.

Quelques jours après sa constitution, le 4 octobre, le Gouvernement Provisoire par un décret, qui avait l'allure d'un défi, proclama à la face du monde l'indépendance de la Belgique. Tout aussitôt, il annonça la prochaine convocation d'une assemblée légale, le « Congrès National », qui devait avoir pour mission de dresser le statut de droit public du nouvel Etat. En attendant, le Gouvernement provisoire s'attacha à l'œuvre difficile de diriger les négociations diplomatiques aux fins de faire reconnaître par les Puissances la Belgique indépendante.

Absorbé par cette lourde charge, qu'il devait poursuivre dans une ambiance de malveillance, il se déchargea sur des Commissions, qu'il créa d'urgence, du soin de parer aux nécessités immédiates intérieures de tous ordres. Il prit des dispositions pour rétablir les tribunaux, pour reconstituer les conseils communaux, dits « régences », pour assurer la publicité des budgets. Il proclama la liberté de l'enseignement des cultes, la liberté d'association et de la presse, portant ainsi un coup droit immédiat au régime déchu. Il désigna une Commission de douze membres, chargée d'élaborer, pour les délibérations du Congrès, un projet de Constitution et de règlement d'ordre intérieur de cette assemblée.

Ayant ainsi pourvu le pays des armatures essentielles, le Gouvernement Provisoire, fidèle au programme énoncé par le titre qu'il s'était donné, prépara lui-même sa destitution par un décret qui organisait le droit électoral et convoquait les électeurs pour faire choix des députés au Congrès National.

Tout cela conçu et exécuté en moins de six semaines !

Ici apparaissent les caractères dominants de la révolution belge de 1830 : la pertinence des décisions et la rapidité d'exécution,

Il fallait, à peine de mort, tout créer, sur l'heure, et tout a été créé, avec une sûreté admirable. Les chefs de la Révolution brabançonne s'étaient perdus en hésitations et en querelles byzantines. Ils avaient eu moins souci de faire œuvre solide que d'escompter les bénéfices d'une victoire que leur incapacité rendit éphémère.

Les hommes qui ont eu le courage et l'audace de tirer parti des événements de Septembre 1830 ont agi autrement. Leur désintéressement fut absolu. Leur unique préoccupation fut de donner vie au nouvel Etat pour qu'il pût résister aux assauts inévitables de la diplomatie et peut-être des armées.

On peut leur appliquer cette phrase de Lacordaire dont le général Weygand a fait l'épigraphe de sa vie de Turenne : « C'est le propre des grands cœurs de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent, et de s'y consacrer. »

Si, en de pareils moments, on eût piétiné sur place, si la Belgique délivrée n'eût pas pris immédiatement conscience d'elle-même, si, d'autre part le roi Guillaume ne s'était pas discrédité par son désarroi et son intransigeance, il est certain que les Grandes Puissances, au moindre symptôme d'anarchie intérieure, au lieu d'attendre le déroulement des événements, auraient notifié leur volonté de ne pas sanctionner des entreprises qui bouleversaient l'édifice élevé par le Traité de Vienne.

La ferme volonté des Belges, le sang-froid et la sagesse active de leurs dirigeants improvisés leur en ont imposé.

La même promptitude et la même prudence furent les traits dominants de la constitution et de l'œuvre du Congrès National.

Les décrets du Gouvernement Provisoire organiques, des élections furent promulgués les 10 et 23 octobre, le collège électoral convoqué pour le 3 novembre. On eut à peine trois semaines pour dresser les listes des électeurs et des éligibles, prendre toutes les mesures administratives et matérielles d'exécution, et ce, à une époque où toutes les communications se faisaient par courriers ou par diligences. Ce fut véritablement un tour de force. Ce fut aussi un acte de sagesse, car ainsi on rendait plus difficiles les intrigues extérieures, on frappait l'opinion étrangère et celle du pays, on ne laissait aucune place aux querelles de partis, ni aux ambitions personnelles, ni aux programmes démagogiques.

Les élections apparaissaient bien comme n'ayant qu'un seul but ; consolider légalement l'œuvre du Gouvernement Provisoire, la compléter, donner à la Belgique libérée figure d'Etat conscient de lui-même, affirmant puissamment sa volonté de vivre.

Le choix populaire, dans ces conditions, devait automatiquement assurer l'avènement au nouveau parlement des meilleurs citoyens, parmi ceux qui s'étaient distingués par leur patriotisme et qui donnaient le plus de gages d'énergie et de sagesse. Le Congrès National fut ainsi une assemblée d'élite, à laquelle on ne trouve de pendant dans aucune histoire. Sa caractéristique dominante, c'est qu'elle fut composée en majorité de jeunes : près des deux tiers des députés étaient des « moins de quarante ans », et près de la moitié des « moins de trente ans ». Parmi les grandes figures de la révolution, Charles Rogier et van de Weyer n'avaient pas trente ans ; J.-B. Nothomb était âgé de vingt-cinq ans.

A côté de cette jeunesse ardente mais réfléchie, quelques rares mentors qui avaient vécu les temps troublés de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui en avaient conservé des impressions et des doctrines diverses. Le doyen d'âge du Congrès, Gendebien père, avait soixante-dix-sept ans. Il avait siégé, lors de la révolution brabançonne, au Congrès Belgique, dont il avait été le président. Il avait fait partie du Corps législatif de l'Empire.

Le baron Surlet de Chokier, notre régent, avait siégé au Corps législatif, en même temps que de Thier. Ce dernier et le baron Beys avaient été du Conseil des Cinq Cents. van Hoobrouck de Mooreghem était avec Gendebien, au Congrès Belgique. Sous la Terreur

il avait été enfermé au Temple et n'avait échappé à l'échafaud qu'à la chute de Robespierre. Pison était un révolutionnaire assagi qui avait frayé avec Danton et Mirabeau. Le Baron Beyts, le comte de Celles et le baron de Stassart avaient été préfets sous l'Empire. Dhanis, de Bousies, le comte de Rouillé et le vicomte Desmanet de Biesme avaient servi dans les armées de Napoléon. Constantin Rodenbach avait été médecin aux armées de l'Empire et directeur de l'hôpital de Dresde. Parmi les députés d'âge moyen il y en avait un grand nombre qui avaient occupé des situations éminentes sous le régime hollandais. Plusieurs avaient été chambellans du roi Guillaume et du Prince d'Orange. Plus de trente députés du Congrès National avaient siégé aux États Généraux de Hollande, dont trois à la première chambre. Six étaient d'anciens gouverneurs de provinces : le comte d'Arshot, le comte de Robiano, Thorn, de Ryckere, le baron de Stassart et le chevalier de Sauvage. Douze étaient commissaires de districts. Bon nombre avaient siégé aux États des Provinces méridionales. Dix-sept avaient dirigé des régences, notamment Rouppe, Dhanis van Cannart et de Neeff, respectivement bourgmestres de Bruxelles, d'Anvers et de Louvain.

Le Congrès comprenait de nombreux publicistes, mis en vedette par leur courage à dénoncer les abus, sous les pires menaces : des rédacteurs au fameux *Courrier des Pays-Bas* : van de Weyer, de Potter, J.-B. Nothomb, Lucien Jottrand, van Meenen, Claes, d'Elhoulgne; le propriétaire du *Mathieu Laensberg* de Liège, Devaux, et ses collaborateurs Rogier et Lebeau; l'abbé de Foere du *Spectateur Belge*; Beucarne du *Catholique*; Brabant du *Courrier de la Sambre*; Alexandre Rodenbach du *Catholique des Pays-Bas*; Jaminé de *l'Éclaircisseur de Maestricht*, et d'autres.

À côté d'eux : des magistrats de toutes juridictions, parmi lesquels la très noble figure du baron de Gerlache, président du Congrès, puis premier président de la Cour de cassation, et Mathieu Leclercq, alors conseiller à la Cour supérieure de justice de Liège, qui devait devenir, fidèle aux traditions de sa lignée et traçant la voie à des descendants éminents, procureur général à la Cour de cassation et ministre de la Justice.

Des ecclésiastiques, treize prêtres, mis en vue par leur zèle à défendre les intérêts religieux et matériels de leurs ouailles contre les entreprises de van Maanen.

Une trentaine de propriétaires fonciers, dépositaires et défenseurs de nos traditions.

Dix-huit négociants, trois banquiers, quatre notaires, quatre médecins et un distillateur.

On conserve aux archives du Parlement un précieux album où sont classés les bulletins de vote motivé émis lors de l'élection comme roi des Belges, de Léopold de Saxe-Cobourg, et la lettre d'acceptation de celui-ci.

Quel champ d'études pour un graphologue que ces autographes, reliques émouvantes, où se reflète l'émotion de ce moment solennel, certaines ornements de ces enjolivements calligraphiques que permettait la plume d'oie, ce merveilleux instrument d'écriture.

Tel fut le Congrès National dont l'œuvre sage et féconde ouvrit pour la Belgique les portes de l'avenir.

Aujourd'hui qu'elle célèbre le centenaire de ces événements, il est bon que soit remémoré le souvenir de ses fondateurs afin que dans les difficultés présentes ses dirigeants s'inspirent des leçons de sang-froid laissées par ces grands ancêtres.

Vicomte DU BUS DE WARNAFFE  
Sénateur.

## La controverse belgo-allemande sur les événements de la guerre

### Persistence de la controverse

La guerre qui a mis aux prises la Belgique et l'Allemagne, ce conflit de forces en action, ce déchaînement de violences brutales, eut un pendant dans le domaine idéal : elle a provoqué des sentiments, elle a donné naissance à des théories et à des systèmes, elle a élaboré toute une superstructure idéologique destinée à justifier — aux yeux de la conscience et de la raison — ses agissements. Le phénomène est général et normal. Si je le relève ici, c'est pour souligner que cette controverse théorique s'est poursuivie longtemps après que les hostilités proprement dites eussent pris fin et que sans doute elle n'a jamais été plus vive qu'en ces derniers temps. Pour le prouver, je veux me borner à citer les principaux ouvrages parus sur la question en ces dernières années. La dispute ne fut jamais complètement apaisée, mais elle reçut un aliment nouveau, elle entra en quelque sorte dans une phase nouvelle, par la publication des rapports présentés à la Commission d'enquête du Reichstag, sur certaines questions touchant la Belgique parmi beaucoup d'autres, par le professeur Bredt, le professeur Meurer et le docteur Kriege. Ils traitaient respectivement de la politique en général de l'Allemagne vis-à-vis de notre pays et en particulier vis-à-vis de sa neutralité, du prétendu soulèvement populaire belge contre l'armée d'invasion allemande et enfin des déportations d'ouvriers (1). M. Vandervelde, alors ministre des Affaires étrangères, y répondit par trois rapports correspondants adressés aux Chambres législatives (2). Les villes de Louvain et de Dinant prirent l'initiative d'éditer chacune une brochure en réponse au mémoire du professeur Meurer (3). Celui-ci y répondit à son tour (4). Entretiens, le professeur Bredt avait publié un volume sur la neutralité de la Belgique (5). L'archiviste Osswald écrit une étude sur *La Querelle au sujet de la guerre des francs-tireurs en Belgique* (6). Raf. Verhulst, sous le pseudonyme de Terzake, publie en flamand, en français et en allemand une brochure sur la même question (7). Le P. Lemaire édite son volume sur le passage de l'armée allemande dans le pays de Charleroi (8). Enfin *l'Allgemeine Rundschau* consacre trois numéros spéciaux à la Belgique (9), qui eurent en Allemagne un retentissement énorme

(1) Das Werk des Untersuchungsausschusses der Verfassunggebenden Deutschen Nationalversammlung und des Deutschen Reichstages — Berlin : Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte - 1919 - 1928 - Die Ursachen des Deutschen Zusammenbruches im Jahre 1918 - 8 - Band. Gutachten des Sachverständigen Prof. Dr Bredt « Der Deutsche Reichstag im Weltkrieg ».

(2) *Völkerrecht im Weltkrieg*. Zweiter Band II Der Belgische Volkskrieg. Entschliessung und Gutachten des Sachverständigen Prof. Dr. Meurer.

(3) Erster Band : Zwangsüberführung Belgischer Arbeiter nach Deutschland. Entschliessung, Verhandlungsbericht und Gutachten des Sachverständigen Dr. Kriege.

(4) Rapports présentés aux Chambres législatives par M. le Ministre des Affaires étrangères. 1° (Neutralité) Doc. ch. n° 264, 22 juin 1927; 2° (Francs-tireurs) Doc. ch. n° 321, 13 juillet 1927; 3° (Déportations) Doc. ch. n° 336, 14 juillet 1927.

(5) Dom Norbert NIEUWLAND et Maurice TSCHOFFEN, *La légende des Francs-tireurs de Dinant*, Gembloux, Duculot, 1928. — Fernand MAVEYNE, *La Légende des Francs-tireurs de Louvain*, Louvain, Imprimerie Communale, 1928.

(6) Prof. Christian MEURER, *Löwen und der Belgische Volkskrieg in der Auffassung von Fernand Mayence*, Verlag Mohr Tübingen 1928.

(7) Dr Viktor Bredt : *Die Belgische Neutralität und der Schlieffen'sche Feldzugsplan*.

(8) Dr. OSSWALD, *Reichsoberarchivrat : Der Streit um den Belgischen Franktireurkrieg*, dans la revue *Deutscher Offizier Bund*, année 1928, n° 3, 4, 6, 7, 8, 11, 12, 16 et année 1929, n° 1, 10, 12, 13, 15, 20, 21.

(9) Terzake (Raf. Verhulst) *La Légende des Francs-tireurs et d'ailleurs. Est-ce bien une légende ?*, sans nom d'éditeur. En Allemand, *Belgien vor dem Weltgericht*, numéro spécial de novembre 1929, publié avec une introduction sous forme d'éditorial par la Revue, *Süddeutsche Monatshefte*, München.

(10) A. LEMAIRE, *L'invasion allemande au pays de Charleroi*, Bruxelles, 1929.

(11) *Allgemeine Rundschau*, München, 3 Belgiensondernummer : 37 (14-9-29); 47 (23-11-29) : 3 (18-1-30).



et soulevèrent, dans la presse et les revues, un grand nombre d'articles et d'études sur les questions débattues (1).

### Les deux thèses en présence

Dégageons de ces ouvrages la thèse allemande, car il y a une thèse allemande, comme il y a une thèse belge sur ces événements uniques. Malgré l'abondance des publications, il n'est pas très difficile de schématiser cette thèse, car, comme nous le verrons plus loin, elle est d'une uniformité singulière chez tous ses protagonistes. Il faut remarquer cependant que tous les Allemands ne sont pas au nombre de ceux-ci (les rédacteurs de l'*Allegemeine Rundschau* y font une exception éclatante, le professeur Brecht, du moins dans son second ouvrage, donne des signes de conversion), de même que tous les Belges n'épousent pas la thèse belge : Raf. Verhulst, secondé par Ward Hermans, a cru devoir faire une exception à la règle. D'après la thèse allemande donc, la Belgique avait depuis longtemps violé elle-même sa neutralité en entrant dans la conjuration des Puissances qui menaçaient l'Allemagne d'encerclement. En état de légitime défense, celle-ci, qui n'avait d'ailleurs pas le choix des moyens, fut obligée de faire traverser la Belgique par ses armées, après avoir proposé à ce pays un compromis équitable, qui fut refusé. Aussitôt entrée en Belgique, l'armée allemande se trouva en butte aux attaques « bestiales » de francs-tireurs; bien plus, elle se heurta à un soulèvement général de la population organisé par le Gouvernement. Cette guerre de francs-tireurs, contraire au droit des gens, dut malheureusement être réprimée avec rigueur par application du droit de la guerre. L'Allemagne occupa et administra ensuite la Belgique, conformément aux règles des Conventions de La Haye et si, par exemple, au cours de cette occupation, des ouvriers furent transportés en Allemagne, ce fut uniquement pour leur procurer du travail et soulager la misère du pays.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans beaucoup de détails pour exposer la thèse belge. La Belgique, qui avait toujours scrupuleusement observé les devoirs de sa neutralité, a été traitée avec envahie par les armées allemandes au mépris de tout droit. Aussitôt que les troupes ennemies eurent pénétré dans le pays, elles se livrèrent à des massacres individuels ou collectifs de paisibles habitants, à des destructions, des pillages, des exactions de toute sorte. Elles s'emparèrent de civils, les incarcérèrent, les expulsèrent de leurs foyers, les traînèrent avec elles, en firent des otages ou des boucliers contre le feu de l'ennemi, les expédièrent même dans des camps de prisonniers en Allemagne. Après avoir violé toutes les lois de l'humanité et toutes les règles du droit des gens, les Allemands soumirent le pays à un régime d'occupation draconien et inique et déportèrent 80,000 ouvriers pour les obliger à concourir par leur travail à la lutte contre leur patrie. Un grand nombre de ceux-ci périt d'ailleurs de mauvais traitements.

### Le Problème critériologique

Lorsqu'on évoque devant nous ces abominations, que nous avons tous plus ou moins vécues, dont nous avons tous plus ou moins pâti en nous-mêmes ou dans nos proches, nous nous sentons encore soulevés d'une indignation vengeresse. Et lorsque nous apprenons de quelle manière les Allemands interprètent les événements et justifient leurs actes, — en nous chargeant au surplus de méfaits, — nous estimons qu'ils ont reculé les bornes connues jusqu'ici, du mensonge, de la calomnie et de la mauvaise foi. Cependant l'opinion, décrite ci-dessus comme la thèse allemande, existe; elle est partagée à peu près par tout ce qui pense et écrit sur la question dans un peuple cultivé de soixante-dix millions d'habitants. On peut ignorer cette opinion, la mépriser, la combattre, on est en droit de la trouver stupide et perfide; mais on peut aussi, quelque répugnance qu'on en ait, l'étudier dans sa nature, ses origines, ses conséquences, comme un fait, comme un objet d'examen scientifique. C'est ce que je me propose de faire ici. Lorsque nous abordons cette question, nous avons une tendance naturelle à discuter les faits, à établir la réalité des événements, à réfuter les mensonges, à dissiper les inventions. Quantité de bons esprits et de savants scrupuleux se sont attachés, chez nous, à cette tâche

ingrate et rebutante, tant la contre-partie est inepte. Et cependant, à côté du problème historique et sans doute avant lui, il s'en pose un autre, qui est d'ordre épistémologique et critériologique, qui relève du phénomène de la connaissance et du mécanisme de la certitude.

### Les caractères de l'aperception allemande

Le problème psychologique qui se propose à notre étude peut être formulé comme suit : comment un ordre de faits unique peut-il être conçu, interprété, expliqué et justifié de deux façons non seulement différentes, mais diamétralement opposées? Etudions d'abord les origines et le caractère de la créance allemande. Je crois ne rien avancer de nouveau en disant que les Allemands sont un peuple où la crédulité, la foi, l'adhésion à une doctrine ou à un sentiment, sont extrêmement développées, surtout lorsque l'objet de cette adhésion, proposé comme une vérité ou un devoir, est recommandé par l'autorité morale ou sociale. En termes concrets : l'Allemand croit à la parole de ses maîtres, à ce qu'il appelle d'un mot qui implique sa foi dans l'autorité et de son devoir envers elle : l'*officiel* (*Amtlich*). Il est non moins généralement reconnu que l'Allemand aborde tous les objets de connaissance (un homme, un pays, une science), l'esprit chargé de préjugés et de préventions (provenant d'ailleurs des connaissances théoriques qu'il a emmagasinées), et, que ceux-ci soient confirmés ou révisés par l'examen méthodique auquel il se livre généralement, qu'il tient à son opinion avec une obstination imperturbable (1). Dans le cas concret qui nous occupe, relevons qu'était répandue en Allemagne toute une littérature romanesque, inspirée des souvenirs et des expériences de la guerre franco-allemande de soixante-dix, dans laquelle le « franc-tireur » joue un grand rôle. Ces conceptions avaient passé dans les manuels militaires (*Kriegsbrauch im Landkriege*) (2) et dans les dictionnaires usuels distribués aux soldats. Elle se traduisait pour la première fois, dans la pratique, à Robertville, localité située alors en deça de la frontière allemande où les troupes impériales se heurtèrent pour la première fois au fantôme du franc-tireur. Un peu plus loin sur la route de Francorchamps à Malmédy, elles percèrent bel et bien ce fantôme de leurs balles dans la personne d'un avocat bruxellois en villégiature, inaugurant une transposition de leur idée fixe dans la réalité qui devait coûter la vie à cinq mille civils belges. Dans toute l'armée cette anxiété préconçue, confirmée par les proclamations officielles du gouvernement allemand, se répandit avec le caractère morbide de la psychose. Lorsque l'on dit que les troupes allemandes, surmenées, étaient impressionnables, nerveuses, promptes à la panique, on porte peut-être atteinte à la légende patriotique qui ceint le front de ces guerriers d'acier, — on ne fait cependant qu'affirmer une constatation faite par tous ceux qui ont été en contact avec elles. Que des cerveaux aussi bien préparés à l'hallucination collective aient été un champ excellent pour le développement cyclique d'une légende, c'est ce qui a été établi avec toute la rigueur désirable (3).

### La mythomanie politique allemande

Il y aurait une belle étude de psychologie politique à faire sur le rôle des images dans les relations internationales de l'Allemagne. On y verrait comment le peuple allemand, chez lequel les facultés analytiques et déductives sont, par ailleurs et en d'autres domaines, si poussées et si répandues, est resté pour ses conceptions politiques à un état de développement cérébral presque enfantin, dans lequel les phantasmes imaginaires jouent le rôle primordial. Il ne faudrait pas beaucoup de temps pour démontrer que des grandes idées motrices de la politique allemande depuis le début de ce siècle, sont de pures images, muées en sentiments physiques, valables pour l'individu humain, mais dépourvues de toute substance, de toute réalité dans le cadre politique où elles ont été transposées. Je cite au hasard : « notre avenir est sur la mer » (*Unsere Zukunft liegt auf der See*); la politique d'encerclement des Alliés (*Einkreisungspolitik*); la théorie de la place au soleil (*Platz an der Sonne*); l'insularité de la Prusse Orientale (*Polnisches Korridor*); pour ne pas parler de la soi-disant unité

(1) Voir « Der Deutsche — Der Engländer » dans le *Lokal Anzeiger* (décembre 1929.)

(2) *Kriegsbrauch im Landkriege*, Berlin, 1902, E. P. Mittler und Sohn, 75 S.

(3) Fernand VAN LANGENHOVE, *Comment naît un cycle de Légendes*, Paris, Payot, 1917.

(1) Ainsi : Dr Curt SCHUTT : « Der Belgische Franktireurkrieg », dans *Die Preussischen Jahrbücher* de février, 1930 et Dr. Hans EIBL : *Sühne und Versöhnung et Zur Seelischen Annäherung* dans : *Das Neue Reich*, n° 17 du 25 janvier et 20 du 15 février 1930.

racique des peuples de langue germanique, de leur supériorité physique, intellectuelle et morale et du droit à l'hégémonie qui découlerait de cette prééminence.

Je remarque à ce propos et dans le même ordre :

1<sup>o</sup> Que la sensation de communication avec l'infini, que donne la vue de la mer, valable pour l'être humain, sert ici à baser un postulat politique tout à fait arbitraire. L'avenir de l'Allemagne est en Allemagne et non pas sur la mer. Une partie de son expansion devra certes se faire par la voie maritime; mais en dehors de cette réalité, l'hypnose de la mer libre a conduit l'Allemagne à une politique navale désastreuse;

2<sup>o</sup> L'encercllement : tout et tout le monde est encerclé par tout et tout le monde, pas plus l'Allemagne qu'autre chose. Le sentiment physique chez l'individu de la connexion avec ce qui l'entoure est devenu chez elle une obsession et une oppression. Elle s'est ruée au-dehors pour briser un cercle de fer imaginaire, qui ne s'est réellement soudé que par son irruption;

3<sup>o</sup> Le sentiment légitime de l'homme qui veut se tenir debout sur la terre et si possible à la lumière au soleil n'a plus aucun sens lorsqu'il est transposé dans la science économique : ici, la densité de la population n'est nullement en raison inverse de la prospérité;

4<sup>o</sup> La continuité géographique des États est une pure réquisition de l'imagination, née probablement de la contemplation des taches multicolores des cartes de géographie. Rien dans la notion de l'État ne s'oppose à ce qu'il soit discontinu dans l'espace. Ainsi la Prusse elle-même qui pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, a régné (sans en mourir) sur Crefeld et Neufchatel, séparés d'elle par plusieurs autres États;

5<sup>o</sup> Conclure de la haute stature ou de la couleur soi-disant blonde de la chevelure des Allemands à leur supériorité et à leur droit à l'hégémonie paraît une plaisanterie. C'est cependant la base scientifique de la théorie du racisme et du pangermanisme. On objectera peut-être que cette mythomanie sentimentale se trouve chez tous les peuples à la base des conceptions politiques populaires. C'est possible. Mais la puissance imaginative n'est développée nulle part comme en Allemagne où ces idées acquièrent une force qui tourne à la certitude, à l'obsession, à la hantise, qui les fait passer immédiatement dans le domaine de l'activité. Sous leur empire, l'homme agit dans un état d'auto-suggestion ou de suggestion collective, quasi sonnambulique. C'est pourquoi, ces divagations, inoffensives peut-être chez les autres peuples, deviennent un danger public chez l'Allemand. Le devoir politique de l'Allemand lui-même et de ses voisins est de veiller soigneusement sur le développement de ces hantises-forces, car elles conduisent fatalement à des explosions.

Heureusement pour l'Allemagne et pour ses voisins, il existe dans le pays, grand nombre d'esprits critiques et positifs qui ont reconnu le danger de ces aberrations sentimentales et préconisent une politique de réalité. Cette politique est basée sur une estimation précise des forces qui se trouvent en jeu, et sur une évaluation raisonnable des conjectures d'avenir et des moyens les plus propres de parvenir au but poursuivi. Pour marquer la rupture avec une ère de romantisme on lui a donné le nom de *Realpolitik*, qui ne veut pas seulement dire qu'elle poursuit des objectifs matériels et palpables, mais surtout qu'elle ne se berce pas d'illusions sur les moyens aptes à les réaliser. C'est elle qui a pris le pouvoir depuis plusieurs années en Allemagne et qui s'est appliqué à se justifier en faisant preuve de ces deux caractères.

Cette parenthèse fermée sur la politique extérieure de l'Allemagne, je reviens à mon sujet en remarquant que c'est exactement le même processus mental qui se développe dans le mythe du franc-tireur. Une image réelle ou cérébrale; un coup de feu, une fusée, un drapeau sur un clocher ou simplement leur illusion, évoquent le fantôme du franc-tireur et provoquent les réflexes de l'homme qui se débat dans un cauchemar. Pour une soldatesque armée jusqu'aux dents, cela se traduit par une tuerie sur grande échelle. Cependant pour qui remonte à l'origine dans la réalité, il est clair qu'il n'y a rien de commun entre la population terrorisée de petites villes surprises par l'invasion et l'image épique du franc-tireur que les soldats allemands transportent sous leurs casques à pointe, comme ils portent leur sac sur leur dos et leur fusil sur l'épaule.

### Critique des sources de la connaissance allemande

J'ai serré ici d'un peu plus près les origines de la créance sur un point particulier : la prétendue guerre des francs-tireurs. Mais si l'on combine la crédulité native, le respect de l'officiel et l'exaltation patriotique, on obtient le terrain tout préparé pour l'éclosion de tous les articles du symbole de la foi populaire allemande sur les événements de guerre et particulièrement de la guerre avec la Belgique. Cette foi populaire est donc tout ensemble une cause et une conséquence de la créance générale : c'est un phénomène qui a son existence propre et ses lois internes. Parmi les éléments qui contribuèrent à l'influencer, il convient d'en distinguer un, qui lui n'a rien de spontané ni d'endémique, qui est au contraire prémédité et réfléchi : Je veux parler de l'intervention officielle sur l'opinion. Depuis les premières notes de l'agence Wolff et le fameux message du 8 septembre 1914 au président Wilson, dans lequel Guillaume II écrivait que son cœur saigne à la pensée des répressions auxquelles son armée dut se livrer, les autorités allemandes, par l'office de leurs services d'enquête et de propagande ne cessèrent d'échafauder une certaine thèse et de l'étayer contre vents et marées. Je ne prétends pas qu'ils l'aient inventée de toutes pièces : nous venons de voir au contraire comment elle est issue par une sorte de génération spontanée du sein de l'armée allemande. Mais il est indéniable que l'influence gouvernementale a servi à systématiser, à accréditer, à ancrer, à cliquer la légende populaire.

Ce que valent ces enquêtes allemandes, l'histoire de celle qui a menée à Louvain, ce triste personnage qui a nom Ivers, le dit à suffisance. Lorsqu'on pense que l'enquête menée par cet escroc condamné par un tribunal allemand, avec circonstances atténuantes il est vrai, à cause de son irresponsabilité, est l'unique base de tous les travaux pseudo-scientifiques des Allemands, sur la tragédie de cette ville, on a le droit d'émettre quelques doutes sur la valeur de dits travaux. Le livre blanc allemand de 1915 (1), compilation systématique de ces dépositions est un chef-d'œuvre d'inexactitude. Il s'intitule *La Conduite contraire au droit des gens de la guerre populaire belge* et cependant il ne cite par son nom qu'un seul de ces combattants soi-disant pris sur le fait : le fils de l'avocat Adam qui aurait été fusillé à Leffe. Or cette personne n'était pas à Leffe et elle vit encore. Par contre, il ne cite ni l'identité, ni la cause de la mort des victimes allemandes qui durent être nombreuses puisque cette guerre populaire fût prétendument meurtrière. Ne serait-ce pas qu'il est impossible de tirer des blessures des soldats allemands soignés dans les hôpitaux, autre chose que des balles de guerre françaises ou encore mieux des balles allemandes? Le livre blanc cite, il est vrai, parmi quelques autres, un homme qui aurait reçu à Dinant un plomb dans la figure. C'est sans doute pourquoi 674 habitants y furent massacrés. Singulière guerre en vérité!

Lorsque l'officier enquêteur allemand interroge ses compatriotes, ce sont ou bien des soldats, probablement des hallucinés sincères, et qui le sont rendus définitivement par la présence de leur supérieur (comment imaginer qu'un soldat allemand de 1914 ose dire le contraire de ce qu'un officier veut lui faire dire sur une question qui ne touche qu'à de vagues civils ennemis). Ou bien il interroge des officiers probablement beaucoup plus conscients des événements, mais qui, eux, sous peine de devenir des accusés, ont tout intérêt à fausser la vérité. Toutes ces dépositions sont d'ailleurs d'une imprécision remarquable, pleines de contradictions, d'erreurs et d'inexactitudes. Ce n'est pas mon objet de me livrer à un examen de ces documents; j'ai voulu me borner à citer quelques exemples de leur nullité. Depuis longtemps des chercheurs consciencieux ont pris la peine de se livrer à un travail critique (2) de cette enquête, travail méritoire car rien n'est pénible comme d'aborder avec un esprit logique un tissu d'incohérences. Et d'ailleurs, tout ce que les Allemands racontent d'une guerre populaire fut-il vrai, on se demande en vain, quel rapport existe entre cette prétendue guerre et les tueries qu'ils organisèrent. Il n'y a ni lien de fait ni lien de droit entre les deux événements.

(1) *Die Völkerrrechtswidrige Führung des Belgischen Volkskriegs 1915* (Livre blanc allemand).

(2) Le Livre gris belge 1916. Le Havre. MAYENCE et DEFOURNY : *L'Armée allemande à Louvain* et le Livre blanc 1916-1917.

TSCHOFFEN, *Le Sac de Dinant* et les légendes du Livre blanc allemand du 10 mai 1915.

Chanoine SCHMITZ et Dom Norbert NIEUWLAND, « Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg, 8 volumes illustrés ».

A côté de cette source d'origine allemande, il en est une autre où les auteurs germaniques puisent avec délectation : ce sont les journaux belges publiés au début de la guerre avant l'occupation du territoire. Ces journaux sont remplis d'informations vagues, erronées, fantaisistes. Il y a à cela mille raisons qui tombent sous le sens, et il en fut de même dans tous les pays. Les nouvelles venues du pays occupé par les Allemands étaient d'ailleurs souvent inspirées par ceux-ci (par leurs proclamations); elles arrivaient généralement par le détour de la presse allemande et de la presse hollandaise et elles étaient accueillies par les journalistes belges, totalement surpris et désorientés, qui croyaient naturellement que leur premier devoir était de maudire l'ennemi et d'exalter le patriotisme national; tout leur était bon à cet effet, même les inventions allemandes touchant les francs-tireurs, même les inventions des journalistes hollandais comme le combat légendaire de Herstal. Il tombe sous le sens commun que de pareilles sources d'information ne valent rien. Alors les Allemands ont trouvé un argument admirable : « Les journaux étaient soumis à la censure militaire belge et par conséquent tout ce qu'ils imprimaient était vrai ». La censure militaire avait pour but de supprimer ce qu'elle considérait comme nuisible à la conduite de la guerre, mais non d'authentifier ce qui lui paraissait indifférent à cet effet. Bref, les Allemands croient dur comme fer à tous les « canards » publiés dans la presse belge et l'*Oberarchivrat* Osswald, en particulier, en a fait la base documentaire d'un travail qu'il croit scientifique (1).

Osswald semble pénétré de ce principe que l'on entendait jadis dans la bouche des paysans illettrés : c'est imprimé, donc c'est vrai (*het slaat gedrukt!*) Appuyé sur ce principe, il se livre à une espèce de somme algébrique (du type  $a + b + c = d$ ) de tous les articles de la presse belge où le mot franc-tireur est cité, puis il monte sur le petit piedestal qu'il s'est érigé de la sorte et dit : « Voilà ce qu'il fallait démontrer ». Pendant dix-sept mois, les pieux lecteurs de la revue *Deutscher Offizier Bund*, composés d'officiers retraités, ont été nourris de cette science quantitative. Ce fonctionnaire scientifique du Reich allemand ne s'est pas demandé une seule fois si sa documentation était véridique et vraisemblable.

#### Perversion de l'esprit

Ces sources constituent ce que les Allemands appellent le *material*, les documents. Ce matériel est traité d'une certaine manière, d'après des méthodes précises, fixes, éprouvées et d'ailleurs excellentes qui sont celles de la publication scientifique. Tout l'appareil matériel y est : le papier et le caractère d'imprimerie, les titres, les divisions, les notes, les références, les tables onomastiques et logiques. Il y a aussi des mots, des phrases, un certain enchaînement logique entre ces phrases et entre les chapitres qu'elles composent. Mais quant au contenu intelligible, c'est le néant. Non seulement il n'y a pas un mot de vrai dans ces élucubrations, non seulement ces mots, ces phrases, ne recouvrent aucune réalité, mais ils n'ont même pas cette qualité que l'on requiert des œuvres d'imagination : la vraisemblance. A les lire, il est manifeste que les Allemands ignorent le premier mot du caractère et des mœurs du pays et de ses habitants. Tout est erroné, fictif et invraisemblable dans les travaux allemands sur la « guerre des francs-tireurs ». Mais ce n'est pas tout : ces œuvres sont mensongères et tendancieuses. On y voit tout l'appareil extérieur de la production scientifique, mis au service de l'erreur. C'est ce qu'on appelle en droit pénal : abus de confiance, faux et usage de faux. On y voit toutes les saines notions de la raison faussées : le sophisme y passe pour de la subtilité, l'argutie pour le bon droit, tous les concepts sont insensiblement désaxés, toutes les connaissances confondues, les termes volontairement brouillés, les faits ployés par une tendance préconçue pour aboutir à un ensemble formel et creux qui ne laisse dans l'esprit qu'une impression : celle de la mauvaise foi. Ou plutôt il en laisse une autre, qui est celle-ci : dans quel esprit peut-on s'adonner à des travaux de l'espèce, qui espère-t-on convaincre, que s'imagine-t-on de soi-même en les composant?

Lorsque nous lisons ces factum, nous en venons à douter de la rectitude et de l'unité de l'esprit humain. Nous sommes transportés dans un monde où la connaissance est arbitrairement manœuvrée, où elle est basée, non sur l'adhésion immédiate de l'intellect à la réalité, mais sur des indices indirects et extérieurs : le caractère officiel, l'appareil matériel du travail scientifique, les titres scientifiques (*Doctor, Professor*) ou sociaux (*Geheimrat*), le soi-disant

intérêt national. Cependant toutes les notions essentielles de l'esprit humain : sincérité, humanité, vraisemblance, connaissance de l'homme avec lesquels opèrent les gens doués de ce que l'on appelle bons sens, sens commun, sont omises ou perverties. En lisant ces produits d'aberration mentale et de mauvaise foi que sont les travaux pseudo-scientifiques des Osswald, Meurer et consorts, on a l'impression de voir à l'œuvre ces termites, magistralement décrits par Maeterlinck (1), aveugles tâcherons, qui accomplissent dans la nuit, sous la poussée d'une loi qui fut un jour raisonnable et consciente, une inutile et vile besogne, dénuée aujourd'hui de sens et de raison. Leur œuvre ira rejoindre, avec un tas d'autres pamphlets de guerre, le manifeste des nonante-trois savants allemands, qu'un de leurs compatriotes, le professeur Wehberg a qualifié de document de la bêtise humaine.

Les travaux d'un Meurer et d'un Osswald ne mériteraient pas d'être pris au sérieux, si à leur tour, ils n'étaient le prototype de tout ce qui se publie en Allemagne sur ce sujet. Ces écrivains doivent cette faveur d'abord à leur caractère mi-officiel, ensuite à la docilité mentale de leurs compatriotes. Lorsqu'en Allemagne une idée a pris une certaine forme, elle est répétée à un nombre illimité d'exemplaires et avec une fidélité dans les termes qui lui donne un aspect stéréotypé. De sorte que sous la plume des écrivains allemands, on retrouve non seulement l'argumentation scabreuse des modèles, mais leur mode d'expression tendancieux et poncif. Pour dire à quel nombre d'exemplaires ces thèmes schématisés sont répandus, il faudrait se livrer à un véritable travail de statistique, mais on peut être assuré qu'il est considérable.

Pour achever l'analyse du processus de la connaissance chez ces écrivains allemands, il faut encore dire un mot de la considération dont jouit en Allemagne (à la différence de chez nous) l'opinion du « neutre ». Cela tient sans doute à ce que nous avions le monde entier avec nous, tandis que les Allemands n'avaient comme « témoins » que quelques petits pays indépendants. Si étrange que paraisse cette incapacité des Allemands de s'instruire d'une question controversée touchant à la guerre par leurs propres lumières, il faut prendre son parti de cet appel constant au juge soi-disant impartial et expliquer par elle le recours des Allemands à des arbitres internationaux.

#### Sources de la connaissance belge

Si maintenant nous nous livrons au même travail sur les origines et les caractères de la connaissance belge du même objet si nous lui appliquons, comme dans une expérience, les mêmes réactifs, nous arrivons à un résultat tout différent. Les Belges n'avaient sur l'Allemagne aucun préjugé arrêté et si quelques milieux n'éprouvaient pas d'attrait pour le régime autoritaire de ce pays, ni pour une certaine lourdeur qu'il symbolisait à leurs yeux, d'autres éléments de l'opinion belge ne ressentait que sympathie et admiration pour cette nation d'ordre, de méthode, de conservatisme social et religieux. Certes, l'annonce de la violation du traité de neutralité et de l'invasion du pays soulevèrent en Belgique l'indignation : celle-ci se traduisit par la fièvre patriotique et l'enrôlement des volontaires. Cependant les nouvelles des premières exactions allemandes répandirent un vague malaise, qui se changea en lourde oppression au moment de l'envahissement militaire. Les sévices qui suivirent créèrent instantanément la terreur, car les habitants eurent tout de suite sous les yeux des exemples de fureur collective : fusillades, déportations, incendies. Lorsqu'ils ne passèrent pas eux-mêmes par les affres de la menace de mort, ils en furent les proches témoins. Chacun vécut une tragédie individuelle qui, pour être subite, n'en laissa pas moins dans le souvenir et le tempérament des traces ineffaçables. Ces gens savent parce qu'ils ont vécu, subi et pâti. Il n'y a pas de témoins plus lucides et plus sûrs que les martyrs parce que tous leurs sens sont hypersensibilisés dans une passivité douloureuse.

En plus de l'expérience personnelle, la population belge possède une connaissance plus générale : les habitants du pays connaissent les antécédents, les démarches de leurs voisins et de leurs autorisés. Ils connaissent leur ville, sa topographie, ses mœurs, son caractère. Ils savent ce qui leur est incompatible et ce qui leur est naturel. Ils connaissent le réel et le vraisemblable. Or ils attestent tous qu'ils ont été surpris par une agression inqualifiable et maltraités suivant des méthodes inédites mais uniformes. La version allemande des événements auxquels ils ont été mêlés, et combien intimement! leur apparaît comme une fable absurde,

(1) Voir (6) p. 8.

(1) MAURICE MAETERLINCK, *La vie des Termites*.

Cependant ils prennent la peine de la discuter point par point, d'en souligner les invraisemblances, d'en démontrer les erreurs. Des savants, que leur discipline prépare à ces études, prennent la peine d'éplucher les textes allemands et de reconstituer, d'autre part, patiemment la réalité. Le gouvernement, à diverses époques, institue des enquêtes, menées d'après les méthodes et souvent avec le personnel de l'instruction judiciaire, pour aboutir au formidable monument des « Rapports et Documents de la Commission d'enquête » (1). Voici, élevé d'après les procédés les plus sévères et les plus certains, sur la base d'une connaissance individuelle et vécue des témoins et d'une connaissance populaire évidente, un édifice de science historique dont le caractère précis et complet pourrait satisfaire les plus exigeants. Or lorsque les savants allemands chargés de renseigner leur Gouvernement (Meurer) étudient la question, ils affectent de l'ignorer et ils s'enfoncent dans le fatras légendaire de leurs publications officielles!

### Conflit de deux civilisations

Arrivé à ce point de notre étude, nous pouvons essayer de répondre à la question posée au début : Comment sur un fait unique deux opinions diamétralement opposées peuvent-elles naître? C'est parce que les deux parties sont venues au fait avec des préjugés ou des préventions différents, avec des sentiments distincts et ensuite qu'elles ont soumis leur expérience à un examen et à une systématisation d'après des méthodes qui n'ont rien de commun et enfin que la certitude qu'elles ont acquise, s'est solidifiée sous l'action de sentiments collectifs et d'une opinion générale qui ne sont pas comparables.

Il faut s'efforcer d'aller un peu plus profond dans cette controverse, qui semble enrayée, par l'opposition irréductible et butée de deux thèses affrontées. En remontant à la source des conceptions, on découvrira qu'elles sont inspirées par des idées profondément différentes sur l'organisation sociale, l'autorité, l'Etat, bref par deux civilisations diverses. L'Allemand qui s'en remet à l'Etat de toutes les activités sociales, qui règle avec minutie toutes ses ingénieries, ne peut concevoir un régime public où l'on n'abandonne à l'Etat que strictement les fonctions que les particuliers et d'autres collectivités ne peuvent remplir. Pour l'Allemand, puisqu'il y a eu une guerre de franc-tireurs, elle a été organisée et elle a été organisée par l'Etat. Mais il ignore que ce sont là précisément trois notions tout à fait étrangères à notre mentalité publique; aussi bien la guerre de franc-tireur, que l'organisation, que l'ingénierie étatique.

L'Allemand croit en outre à l'omnipotence de cet Etat omniscient. Le pouvoir politique revêtait encore chez lui avant la guerre ce caractère sacré qu'il avait perdu longtemps ailleurs avec l'absolutisme. Bien plus, toute une pléiade de théoriciens modernes s'était vouée à lui trouver dans le droit et le sentiment des fondements nouveaux à une « raison » encore plus exigeante et plus implacable. Ces conceptions avaient pénétré une population docile et y avaient répandu le respect absolu pour l'autorité à tous ses échelons. Toute atteinte à l'organe suprême de cet Etat en action : l'armée, entraînait dans le sentiment de ses plus modestes agents l'idée du crime de lèse-majesté. Ce crime exigeait un châtiement. On voit à tout moment l'apparition de cette justice élémentaire. Les Allemands l'appellent le droit de la guerre (*Kriegsrecht*). On souhaiterait avoir quelques précisions sur le code de ce droit, sa procédure, ses organes judiciaires. Il semble d'après l'expérience que on a vécue que cette organisation juridique est encore à l'état rudimentaire, car généralement c'est un officier subalterne qui, sans instruction préalable, ordonne au petit bonheur massacres et incendies. Singulier droit! Il est vrai qu'il y a des peuples où la coutume veut que l'on tue les prisonniers et puis qu'on les mange...

Les conceptions sociales des Allemands les conduisent encore à d'autres aberrations. Une d'elles est la responsabilité collective. Quoiqu'ils aient signé à La Haye une convention où ce principe est expressément condamné, ils en font une application courante. Le peuple forme à leurs yeux une sorte de conglomérat, doué d'une seule âme et naturellement nanti d'une responsabilité unique, conglomérat dans lequel on peut frapper au hasard et massivement, sûr de rendre toujours la justice et de produire sur le composant l'effet moral recherché. Les Allemands ne semblent pas avoir

le sens de la responsabilité et de l'indépendance individuelle dont nous sommes si fortement imprégnés. Lorsqu'ils s'en prennent à un individu, c'est encore en fonction de son rôle social. Cette prédilection qu'ils ont marquée dans la persécution des bourgmestres et des curés, s'explique par leur sentiment de la hiérarchie sociale. Lorsqu'ils tiennent la tête religieuse ou civique, ils s'imaginent tenir tout le corps. Un ordre social où l'indépendance du subordonné prend le pas sur le respect de l'autorité leur est complètement inintelligible. De là ces erreurs psychologiques (sans parler du non-sens juridique) dans la prise et le choix des otages.

Enfin la civilisation systématique de l'Allemand exige qu'il agisse toujours selon un plan préconçu (généralement fort bien établi) et qu'il se réfère pour l'ordre et la légitimité de ses actes, à une législation extérieure, bien subdivisée en paragraphes facilement accessibles. Une fois engagé dans l'engrenage de l'exécution de son plan, l'Allemand ne peut plus en sortir. Il va tout droit jusqu'à buter du front contre l'absurde (ex. : la bataille de la Marne). Fasciné par le fantôme du franc-tireur, imbu de la quasi-divinité de l'Etat et du droit absolu qui en découle, prisonnier de ses conceptions sociales, de ses règlements et de ses ordres de services, l'Allemand est allé presque mécaniquement jusqu'à l'extrême conséquence de la subordination à l'étatisme militaire, jusqu'à l'absurdité sanguinaire.

### Réplique ad hoc

J'ai dit avec quelle patience et quel soin nos savants avaient critiqué les bases de l'information allemande. Et cependant, à part quelques isolés sincères, il semble qu'ils n'aient convaincu personne outre-Rhin. C'est qu'il est sans doute vain de discuter et d'ergoter lorsqu'on est en présence d'un parti pris d'origine sentimentale; le plus beau raisonnement n'a jamais fait entendre raison à qui aime d'avoir tort; il n'a jamais pour résultat que de dresser l'adversaire sur ses ergots et de le faire répartir de plus belle. Il faut s'y prendre par d'autres moyens. Si j'avais à traiter de la question devant un auditoire populaire allemand, je lui tiendrais un petit discours de ce goût : « Figurez-vous une petite ville allemande de votre connaissance : Göttingen ou Jena, capitale désuète de quelque ancien grand-duché. Une université l'anime, mais elle dort pour l'heure car les étudiants sont en vacances. Les petits bourgeois placides y mènent leur petite existence. Nous sommes au mois d'août : la saison est chaude et incline à la quiétude. Brusquement un grand Etat voisin, qui avait multiplié à votre égard les signes d'amitiés (mettons quelque Empire moscovite), signifie que, encerclé par ses ennemis et par vous-même, il doit, pour défendre son existence menacée, jeter ses troupes à travers votre pays, dont il avait cependant garanti la neutralité. La masse formidable des armées moscovites déferle sur votre pays : vous la voyez couler dans vos rues. Chaque jour, vous êtes encombré de logements militaires, pressuré de réquisitions, on vous accable d'ordres biscornus; la nuit, vous devez laisser vos portes ouvertes et vos fenêtres éclairées. On vous somme de livrer vos armes et, faute de mieux, vous remettez des pistolets de panoplie. Les Moscovites se montrent insolents et exigeants; ils sont harassés et nerveux; ils colportent des histoires de brigands. Si l'invasion de ces troupes n'avait déjà accablé toute la population, le bruit de certaines exactions a certainement achevé de vous démoraliser. Dès qu'elles avaient pénétré dans votre ville, les autorités ennemies, après quelques proclamations mielleuses rédigées en style barbare, s'étaient saisies d'otages (de vous-mêmes et de vos amis les plus considérés), étaient convertis vos murs d'affiches où il n'est question que de peine de mort. Elles n'en restent pas à ces menaces.

« Un beau jour, les Moscovites se mettent à tirer dans votre ville : les balles frappent un peu partout : elles criblent les façades, elles atteignent les gens dans leurs maisons, les soldats et les chevaux dans la rue. Les soldats se rient dans vos demeures, ils vous arrachent de vos maisons, ils vous parquent n'importe où; mais vous pouvez tout de même voir que derrière vous vos habitations sont méthodiquement pillées à moins qu'elles ne flambent, avec tout ce que vous y aviez amassé de souvenirs et de travaux. A ce moment votre sort est varié; ce qui peut vous arriver de plus simple est d'être entassé contre un mur et de servir, avec vos voisins, leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux parents, de cibles à quelques mitrailleurs qui auront tôt fait de coucher sur le sol toute cette moisson. On peut aussi ne pas vous tuer tout de suite, faire durer le plaisir en vous faisant compter par trois, en se livrant sur vous à des jeux de hasard et de triage, on peut vous faire

(1) « Rapports et Documents d'enquête de la commission d'enquête instituée par le Gouvernement belge, » 4 vol. en 6 tomes publiés à partir de 1922. Bruxelles Dewit et Larcier.

Creuser votre fosse, vous prendre comme bouclier contre le feu de l'ennemi, vous promener avec le recteur de l'université pendant plusieurs jours sur un chariot pour protéger un convoi militaire (contre qui?), on peut vous mettre en prison cellulaire, dans un bagne, ou dans un camp où vous resterez pendant plusieurs mois à vous demander ce que vous y faites. Vos gardiens moscovites aussi et c'est sans doute pour cela qu'ils n'osent pas vous relâcher.

« Si vous avez échappé au carnage, vous revenez après quelques temps dans votre cité dévastée. Vous portez sans doute le deuil de parents et d'amis. Votre maison est détruite ou pillée, votre existence bouleversée, la vie publique de votre pays est paralysée par l'occupation. Les autorités moscovites vous convoquent à témoigner dans une enquête qu'elles instituent sur les événements. L'officier enquêteur vous défend de parler à votre guise et de dire ce que vous savez, si vous le dites quand même il tâche de modifier votre déposition et si vous protestez et refusez de signer, votre témoignage est considéré comme nul. Vous apprenez alors, petit à petit, la vérité officielle moscovite. Si vous avez été molesté et votre ville saccagée, ce n'est point par un effet de la furie usuelle de ces troupes contre le pays ennemi, c'est parce que vous avez fait feu sur elles, — bien plus, parce que vous avez fomenté un vaste complot avec toute la population et la connivence du gouvernement. Vous vous frottez les yeux : vous passez mentalement en revue vos concitoyens : bourgeois et gens du peuple, écrasés par l'invasion et qui se sont terrés dans leurs caves aux premiers coups de feu ; vous vous souvenez avoir vu les Moscovites tirant de toute part autour de vous, qui de la rue sur les maisons, qui des maisons dans la rue. Vous vous demandez avec quelles armes vous auriez pu tirer, dans quel état d'aberration mentale se serait trouvé quelqu'un qui aurait tiré à ce moment sur un soldat moscovite. Vous entendez parler avec stupeur d'une juste application du droit de la guerre. Vous vous demandez ce qu'est ce « droit », comment et par qui il est appliqué. Vous vous rappelez que certains de vos concitoyens ont été atteints par des balles dans leurs maisons, que d'autres ont été rassemblés pêle-mêle. Vous en avez vu certains abattus, d'autres enlevés. Pas même un simulacre de jugement, pas même l'ombre d'un tribunal. L'ordre d'un soudard quelconque suffisait à incendier toute une rue et à massacrer tous ses habitants. Tout cela vous l'avez vu, senti, vécu, vous et vos proches. Et voici qu'on vient vous raconter une fable absurde, vous haussez d'abord les épaules en attendant l'heure de la délivrance. Mais bientôt vous voyez ces fables répandues dans tous les journaux, dans toutes les publications de l'empire moscovite. Et comment le peuple moscovite n'y croirait-il pas, alors que ses docteurs et ses professeurs le lui répètent tous avec les mêmes mots dans leur jargon scientifique. Vous lisez ces histoires et vous constatez que tout y est faux depuis la psychologie des habitants jusqu'au récit des agissements des troupes et vous vous demandez alors par quel phénomène un tel tissu d'absurdités peut devenir le symbole de la foi de tout un peuple cultivé. C'est ce que je me suis demandé aussi. Et cependant, si les Moscovites avaient voulu comprendre ce qui s'était passé pendant l'invasion de votre pays, ils n'auraient eu qu'à ouvrir les yeux sur ce qui s'était déroulé devant eux dans leur propre pays.

« Et vous-mêmes, n'avez-vous jamais entendu parler de ce qui s'est passé à Kiel, à Berlin et surtout à Munich pendant les jours de la révolution de novembre 1918? N'avez-vous pas entendu parler des troubles spartakistes dans la Ruhr, du soulèvement communiste dans la Saxe, du coup d'Etat Kapp Lüttwitz à Berlin? Aucun écho ne nous est-il parvenu de la tuerie de Pirmasens dans le Palatinat en 1923? Vous connaissez certainement l'émeute du 1<sup>er</sup> mai 1929 à Berlin. Ne reconnaissez-vous pas partout un même système appliqué à la population par l'autorité du moment, que ce soient les révolutionnaires ou les militaires. Les proclamations, les prises d'otages, les combats de rues, les exécutions sommaires, les pillages portent partout un caractère uniforme qui ne peut provenir que d'une méthode et d'une expérience éprouvées. Étudiez donc l'histoire de ces événements, et vous constaterez, par exemple, qu'en 1929, la police de Berlin, tirait à la mitrailleuse sur les maisons de « francs-tireurs » communistes et qu'elle tuait (par mégarde) des femmes dans la rue. Il faut constater, une fois de plus, qu'il y a une justice immanente, quand on voit que vos méthodes se retournent contre vous-mêmes. Nous ne vous souhaitons, pas de mal ; aussi la dernière chose que vous nous souhaitons c'est de connaître les douceurs d'une invasion militaire de votre propre armée dans votre propre pays. »

POLITES.

## Souvenirs sur Guido Gezelle

C'était vers 1894. J'étais alors substitut du procureur du Roi à Courtrai.

Guido Gezelle habitait une modeste petite maison à l'ombre de l'église Notre-Dame — l'église des Eperons d'or — où il exerçait, avec une fervente ponctualité, son humble ministère de desservant. Quand on lui rendait visite, il était rare qu'on ne se heurtât pas, dans l'étroit corridor, à quelque pauvre homme ou à quelque vieille femme. Car Gezelle pratiquait la charité avec une totale insouciance de ses propres besoins.

Rien en lui de l'homme de lettres et notamment une horreur instinctive et farouche de toute publicité!

Nous ne parvinmes jamais, mes amis et moi, à l'amener à la petite société littéraire que nous avions fondée. Un jour pourtant, nous crûmes qu'il serait des nôtres : Hugo Verriest, son grand et fidèle disciple, venait nous parler de Shakespeare. Mais au dernier moment, Gezelle se ravisa. Et comme le lendemain, je lui reprochais respectueusement son absence, il me répondit avec son bon et malicieuse sourire : « Je connais Verriest si bien et depuis si longtemps que je savais d'avance ce qu'il allait dire. »

Un critique français, appartenant à une revue de Lille, m'avait demandé d'être introduit auprès de Gezelle pour « l'interviewer » sur son « système poétique ». Je transmis la requête. Gezelle se rebiffa contre ce « système poétique ». — « La poésie n'est pas une mécanique », s'exclama-t-il. Puis se radoucissant, il ajouta : « Ce critique est sans doute un brave homme. Dites-lui de faire l'économie d'un voyage et donnez-lui ceci ». Et il inscrivit sur un bout de papier, ces mots que plus tard *Durandal* publia : « La poésie, c'est Dieu, le Dieu de notre mère et le Dieu de notre peuple. Et c'est ensuite la nature, au milieu de laquelle nous avons grandi et qui nous apprend à chanter ».

J'avais publié dans *Durandal* une étude sur l'œuvre de Gezelle, accompagnée de la traduction de quelques-uns de ses poèmes. A ce propos, J.-K. Huysmans, qui venait de retrouver Dieu, m'écrivit une lettre toute vibrante d'enthousiasme pour « ce dieu inconnu de la Poésie ».

Je communiquai la lettre à Gezelle. Il la parcourut négligemment et en me la restituant, me dit simplement : « Je prierai pour lui ».

Gezelle, qui avait la pudeur de son art, ne livrait indirectement un peu de lui-même, de son grand esprit et de son grand cœur que dans l'intimité, au milieu d'amis anciens et éprouvés.

Par delà les années, je revois le petit salon de ma demeure de Courtrai, où il consentait à venir hebdomadairement fumer sa longue pipe en terre cuite.

Il y avait là, à côté de Hugo Verriest, descendu de sa cure d'Ingoyghem, Ernest Reynaert, aujourd'hui député de Courtrai; le grand chirurgien Lauwers, l'abbé Tillieux, Guerryoyant, aumônier militaire, qui a revêtu depuis la bure de saint François; Joseph de Haene, mon collègue d'alors, mort conseiller à la Cour de cassation. En ce cercle familial, sur la provocation habile de Hugo Verriest, Gezelle sortait lentement de son mutisme habituel; insensiblement, sa voix s'animait, une flamme jaillissait de ses yeux d'une beauté d'ordinaire si calme et c'étaient des souvenirs égrenés et s'appelant les uns les autres, des aperçus esthétiques d'une étonnante profondeur, des traits de mœurs contés avec un pittoresque savoureux, et des exaltations de la nature qui étaient comme des fragments d'hymnes.

Mais jamais Gezelle ne parlait de lui-même et de son œuvre; et les

plus pressantes sollicitations ne parvenaient pas à lui faire réciter ou lire un de ses poèmes.

L'humilité du prêtre voilait obstinément chez lui le génie du poète!

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

## Morale et pédagogie sexuelles

Rien ne prouve mieux la faiblesse morale du socialisme que l'indifférence des chefs du parti devant la question sexuelle. Quand d'aventure ils en parlent, c'est toujours pour pousser au relâchement des liens de la morale catholique.

Cependant une classe ouvrière émancipée des croyances religieuses, livrée à toutes les aberrations du dérèglement des sens sera incapable de collaborer à l'avènement d'une société plus juste et plus fraternelle.

La question sexuelle est aujourd'hui, au moins aussi importante pour l'avenir de notre civilisation que la question sociale et la question internationale. Nous assistons à une dissolution effrayante des mœurs traditionnelles dont on ne trouverait probablement l'équivalent, que dans les derniers siècles de l'empire romain. Par le roman, par la presse, le journal, la mode, les danses et les sports, toutes les barrières que la morale chrétienne opposait aux débordements de la luxure sont successivement renversées. Ce qui était autrefois considéré comme une honte, les faiblesses qu'on s'efforçait de cacher, s'étaient aujourd'hui, avec une impudeur triomphante.

Le mal est universel. Si je faisais tantôt allusion au socialisme, c'est parce qu'il se pose comme une doctrine de réforme sociale. La bourgeoisie n'échappe pas à la démoralisation générale. Au contraire, si Satan conduit le bal, c'est elle qui danse la première.

Dans un livre puissant, courageux et sain, le regretté Paul Bureau a décrit, avec la sage liberté du chrétien et la compétence du sociologue, toutes les formes modernes de « l'indiscipline des mœurs ».

Voici que vient de paraître un ouvrage de tout autre ton mais qui forme le complément naturel de celui de Bureau. Il est dû à la plume de Fœrster, ancien professeur de philosophie et de pédagogie à l'Université de Munich (1). Fœrster est peut-être le plus grand moraliste chrétien des temps modernes. Son œuvre, dont M. de Hovre a donné une analyse si fine et si profonde (2), est une mine d'observations philosophiques, morales, pédagogiques, d'une richesse inépuisable. Il a abordé toutes les questions morales qui se posent à l'intelligence contemporaine. Toutes, il les a traitées avec une égale maîtrise, avec une rare originalité, avec une liberté qu'aucune considération humaine ne pouvait faire fléchir.

Pendant la guerre, il a été le seul intellectuel allemand de valeur à proclamer la responsabilité de son pays dans le déclenchement de cet épouvantable cataclysme. Il a fait plus. Il a recherché les causes historiques des aberrations du pangermanisme. Il les a trouvées dans les doctrines professées dans les universités et dans l'hégémonie politique de la Prusse.

Quant à nous, Belges, nul n'a défendu notre honneur et nos droits, avec plus de loyauté. Il a pris la peine de venir revoir les lieux où ses compatriotes avaient martyrisé nos vaillantes populations. Il a dit ce qu'il avait vu, ce qu'il avait appris par des témoignages irrécusables. Il a osé montrer à ses compatriotes la seule voie à suivre pour effacer les traces de leurs crimes : avouer la culpabilité avec une complète sincérité, regretter la faute commise, envoyer à Dinant une mission chargée d'offrir aux parents des victimes et par eux à tout notre peuple l'expression de cet aveu et de cette contrition.

(1) *Morale Sexuelle et Pédagogie Sexuelle* par F. W. FÖRSTER, Paris : Blond et Gay, 1930.

(2) *Essai de philosophie pédagogique* par M. F. DE HOVRE, Bruxelles, Albert Dewit, 1927.

Mais ce sont là des considérations extérieures qui n'ajoutent rien à la valeur intrinsèque de l'œuvre dont je voudrais donner une rapide analyse.

Le but que se propose Fœrster, c'est de défendre toutes les positions traditionnelles de la morale catholique, continence des célibataires, mariage monogamique indissoluble, vœux de chasteté, des ordres religieux, héroïsme des saints.

Il le fait avec des arguments si nouveaux, au moyen d'analyses psychologiques si profondes, avec une connaissance si directe des faiblesses de l'âme moderne, que nos vieilles vérités en paraissent toute rajeunies.

Est-il possible que nous ayons eu en notre possession de pareils trésors et que nous nous en laissions imposer par la pauvreté loquèteuse, la misérable indigence de la morale moderne. Dans cette délicate matière de l'amour, nous avons dans nos doctrines comme dans nos institutions ecclésiastiques, les sources vives de la santé morale de la noblesse et de la beauté. La pensée moderne n'a à leur opposer, avec un faux idéalisme, que la triste réalité de la maladie, de l'ignominie et de la laideur et c'est à peine si nous étions conscients de ce contraste.

Il faut remercier Fœrster de nous avoir fourni, de la façon la plus brillante et la plus complète, cette reconfortante démonstration.

Le nœud du livre, c'est la défense de l'indissolubilité du mariage. L'auteur ne se contente pas de réfuter les objections qu'on oppose à la famille traditionnelle. Il illustre par des réflexions sagaces tous les bienfaits de l'union monogamique perpétuelle : bienfaits pour la personnalité des époux, bienfaits pour l'enfant, bienfaits pour la société tout entière.

« Pour apprécier d'une façon certaine la valeur morale et sociale des rapports conjugaux, il suffit de poser cette question décisive :  
» Quelle est la forme de vie sexuelle la plus propre à fortifier et à intensifier la cohérence sociale, c'est-à-dire, à produire dans toutes les circonstances de la vie, le sentiment de responsabilité le plus profond, la plus grande somme de dévouement et d'esprit de sacrifice et de susciter la résistance la plus vigoureuse à l'égoïsme brutal et à la légèreté capricieuse? Si l'on considère la question de ce point de vue, il ne peut y avoir de doute que la monogamie, justement à cause de sa valeur pédagogique et sociale, ne soit un facteur essentiel du maintien et de la durée de toute culture sociale supérieure et que l'évolution sociale de l'avenir, bien loin d'affaiblir cette institution, ne doive la renforcer et cela d'autant plus qu'on apprendra mieux à considérer l'importance, pour l'assainissement social, des facteurs mentaux et moraux, et qu'on mettra plus délibérément au premier plan de toute réforme sociale, le facteur éducation. »

Fœrster recherche les causes des erreurs modernes et pousse jusqu'à la racine de tout le mal. Il est clair pour tout homme qui connaît un peu le cœur humain, que tout ce qui tend à relâcher les liens sacrés du mariage, ne peut que conduire à la plus effroyable indiscipline des mœurs. L'amour, discipliné par le mariage, spiritualisé par les devoirs qu'impose la vie de famille, se changera dans le plus instable et le plus dégradant des instincts, si on rompt les liens qui le tenaient sous la dépendance des plus hauts devoirs de la conscience.

Que des sceptiques, des débauchés, des exploités du vice réclament la liberté en amour, cela est naturel, puisque cela va dans la direction de leurs appétits déréglés. Mais que des médecins, honnêtes, des moralistes, des femmes pures, des juges d'enfants, des psychologues fassent campagne pour libérer l'amour des servitudes du mariage, et cela au nom de l'amour même, au nom de la morale, voilà qui est proprement inouï. Et pourtant cela est. Ce sont les femmes (les malheureuses!) qui sont les plus hardies dans leurs revendications.

Ellen Key considère que, dès que l'amour cesse, le lien matrimonial devient non seulement insupportable mais immoral et qu'il faut le briser pour, au besoin, en nouer un autre. Elle demande que si l'un des conjoints devient malade, l'autre puisse contracter un second mariage, tout en conservant le premier. Dans l'un, on sera garde-malade et consolateur spirituel, dans l'autre amoureux : époux ou épouse, père ou mère. On plaide, les femmes encore une fois, toujours elles! pour l'égalité des mères, et des enfants, sans souci du lien matrimonial.

Fœrster rencontre tous ces sophismes. Il les réfute, avec une infinie patience. Mais il fait plus, et c'est là la partie la plus

originale de son œuvre. Il montre que toutes ces erreurs sont le résultat d'une erreur initiale sur la nature humaine.

Tous ces prétendus réformateurs, dont il est impossible de suspecter le zèle et la sincérité ignorent à la fois et les misères et la grandeur de la nature humaine. Ce sont des rationalistes qui, cheminant à travers les livres et les théories, ont oublié de regarder la vie et, disons-le, de se regarder eux-mêmes, profondément dans les mystères de leur double nature. Ils ignorent la vraie nature humaine. Ils en méconnaissent les terribles possibilités de désordre, d'impudicité d'orgueil, de cruauté qui sommeillent, tapies comme des bêtes fauves dans les cavernes du cœur. Les instincts animaux sont réglés. Les nôtres ne le sont pas. Il faut que nous les réglions nous-mêmes. Il n'y a pas de luxure animale. La luxure humaine au contraire n'a pas plus de bornes que n'en a l'intelligence.

Mais il y a l'autre face : l'homme est esprit en même temps qu'il est chair. Qu'il vive selon l'esprit, dans la vraie liberté qui naît de la domination et de la spiritualisation des passions, alors apparaîtront toutes les beautés de ce qu'un auteur appelait : « la splendide nature » humaine. Voilà le leit-motif, sur lequel Fœrster revient toujours. L'homme est corps et âme, esprit et chair. Il porte en lui toutes les possibilités du mal, mais aussi toutes les promesses du bien. La personnalité, la liberté humaine ne s'acquiert que par la domination de la volonté sur les appétits inférieurs. Sous prétexte de liberté, d'autonomie, d'expansion de la vie, d'imprudents réformateurs veulent libérer les instincts de la forte emprise de l'âme spirituelle. Ces malheureux sophistes ne se doutent pas qu'en ce faisant, ils marchent à l'encontre du but qu'ils se proposent, et qu'ils travaillent à la dégradation de la nature humaine. Dans les solennelles promesses qui accompagnent les mariages chrétiens, ils ne voient qu'un vain formalisme. Ils ne comprennent plus que cet appareil extérieur, n'est que le symbole de tout un faisceau de réalités spirituelles. C'est, en outre, une sauvegarde contre les faiblesses de la chair et les défaillances de la volonté.

« Ceux qui croient, écrit l'auteur, que les formes consacrées du mariage, sont en contradiction avec les tendances de la civilisation humaine à la liberté, perdent de vue que c'est justement la civilisation croissante qui enlève à l'homme la liberté de l'animal errant pour l'élever jusqu'à la liberté spiritualisée de l'âme; l'accroissement de la liberté a besoin d'une large base d'obéissance mûrie, de soumission volontaire du sujet impulsif à certaines formes fixes des relations et actions humaines. Ces formes incarnent l'expérience de la vie et la réflexion de toute l'espèce et servent pour ainsi dire de barrière au sein desquelles se purifient les décisions individuelles de tout ce qui ne s'accorde pas avec l'ordonnance générale de la vie et avec les conditions les plus profondes de l'existence de l'individu. »

Et au-dessus de l'esprit, il y a la grâce. Dans aucune civilisation on ne trouve rien de comparable, en noblesse, en beauté, à l'amour chrétien. Mais cette beauté, cette noblesse, tout ce qu'il y a de délicat dans la pudeur des femmes, tout ce qu'il y a de tendre, de fort, de timide et d'émouvant dans l'amour du jeune homme chrétien, dérive de cette discipline ascétique que l'Eglise impose à ses enfants. Les modernes réformateurs du mariage méconnaissent complètement « que ce genre supérieur d'amour des sexes que chantent nos poètes ne naît pas du laisser-aller égoïste et sans volonté, mais bien de longs siècles de formation à l'abnégation et à la fermeté de l'esprit en face du monde des sens. Le grand enrichissement et l'approfondissement de la vie érotique, depuis l'antiquité n'est-il donc pas le produit de cette charité oubliée de soi, de cette vigoureuse ascension de l'esprit au-dessus des sens et de cette intériorité passionnée qui du monde des sentiments religieux, a pénétré dans la vie de l'amour et a élevé celle-ci de la pauvreté sensuelle à la plénitude de la vie spirituelle? L'affinement de la conscience a immédiatement accru la délicatesse des émotions de l'amour. »

\* \* \*

La nécessité, la bienfaisance, la beauté morale du mariage monogamique, tel est bien le thème central du livre, de Fœrster; mais un thème varié orchestré avec une richesse de notations justes, réellement peu commune.

A côté de cela, l'auteur rencontre, pour les réfuter, toutes les

raisons qu'on oppose à la morale traditionnelle. Ses chapitres sur la technique anticonceptuelle, sur le freudisme, le mariage de compagnonnage, sur d'autres réformes dont on ose à peine écrire le nom, Fœrster a des pages originales, dans lesquelles il a su donner aux arguments de nos moralistes chrétiens, comme une figure nouvelle rayonnante de jeunesse et de sincérité.

Il aborde ensuite la pédagogie sexuelle. Fidèle à toute l'inspiration de sa pensée, il se prononce contre la méthode d'initiation prématurée et collective des choses de l'amour. A l'heure printanière où l'adolescence éclate comme une belle fleur sur la tige de l'enfance, il ne faut pas attirer une attention indiscrète sur les gestes de l'animalité. Ce n'est pas l'ignorance qui est dangereuse, c'est au contraire la malsaine curiosité ou l'attention appuyée.

Seize ans! C'est l'âge des idées et des sentiments romantiques. Sans doute, il faut prendre garde qu'ils ne s'égarer en un lyrisme déréglé. Les vrais éducateurs se garderont bien de les tuer en leur opposant les horreurs de la sensualité. Ils les orienteront au contraire, vers les grandes tâches, vers la domination de soi-même, le dévouement chevaleresque à toutes les nobles causes.

Fœrster ne veut pas d'une pédagogie dirigée directement vers les questions sexuelles. Le meilleur moyen, selon lui, d'armer la jeunesse contre les défaillances possibles des sens, c'est d'une part, de fortifier le caractère, et c'est ensuite de proposer à la générosité naturelle à cet âge, des buts élevés de conduite. La vraie pédagogie sexuelle consiste dans une gymnastique générale de la volonté. Dans la mesure où on habituera les jeunes gens à vaincre leurs passions, à faire dominer le devoir sur la fantaisie, la volonté sur l'attrait, on les prémunira, sans même qu'il soit nécessaire d'en parler, contre toutes les basses tentations des sens.

Fœrster a bien vu que les erreurs modernes dans cette délicate question dérivent toutes d'une fausse conception de la vie.

Toute la pensée moderne est en révolte contre la conception chrétienne qui pose la nécessité de l'ascèse à la base des vertus morales et sociales. Et cela l'amène à une défense générale de l'ascétique catholique qui est un des plus forts passages de son livre. J'ai rarement rencontré sous la plume d'un laïc, et qui n'est pas catholique, conception plus originale des bienfaits sociaux de l'ascétisme. Impossible de résumer ses idées. C'est une suite merveilleuse de remarques topiques, d'analyses délicates, d'exemples bien choisis, qui amènent le lecteur à cette conviction que les saints sont les véritables héros de l'humanité.

Je me contenterai d'en donner un exemple. Il y a dans la vie de sainte Elisabeth un épisode qui froisse profondément la sensibilité moderne, même celle de beaucoup de catholiques. C'est quand sainte Elisabeth abandonne ses enfants pour se consacrer toute à Dieu. N'y a-t-il pas dans cet acte audacieux un véritable défi au sentiment le plus puissant du cœur humain : L'amour maternel? Il faudrait pouvoir citer toute l'admirable explication qu'en donne l'auteur. Hélas, je dois me contenter d'en produire un extrait.

Elisabeth a senti que dans l'amour qu'elle portait à ses enfants il restait des traces d'un égoïsme qu'il faut vaincre, pour arriver à un amour qui ne se nourrit plus de la chair et du sang, mais procède entièrement du Saint-Esprit.

« C'est cet amour complètement abandonné à Dieu qui était sans cesse devant les yeux de la sainte. Elle pénétrait de ce regard perçant des âmes saintes l'engourdissement des aspirations supérieures qui accompagne fréquemment la maternité tant célébrée, cette façon de s'étaler et de se contempler soi-même dans sa postérité, cette sollicitude extérieure, cette étroitesse croissante de cœur à l'égard des autres pour l'amour des siens, cette idolâtrie de l'enrichissement de l'être humain, sans véritable service de Dieu correspondant. Et elle percevait aussi qu'à des enfants qui sont aimés et soignés dans cet esprit, il manquera toujours le vrai baptême, en dépit de tous les baptêmes extérieurs; ils sont élevés selon la chair, non selon l'esprit et c'est pourquoi la chair et le sang les gouverneront, mais non pas la vie supérieure de l'esprit. Ainsi la séparation de sainte Elisabeth d'avec ses enfants est bien un acte extraordinaire, l'acte héroïque d'une âme entièrement consacrée à Dieu qui, par un tel exemple, voulait, en face du culte de la famille et du culte idolâtre des enfants, rappeler les buts supérieurs sans lesquels l'idéal régulateur manque même à la vie de famille et la vraie culture des âmes va se perdant. Car rien ne fait dégénérer les enfants et ne les exclut autant de toute vie supérieure, que la croissance au sein de l'égoïsme familial et l'éducation donnée

» par une mère qui ne connaît rien de plus haut que sa propre postérité.

» Et rien n'élève et ne préserve les enfants autant que l'exemple d'une mère qui marche devant les siens en les illuminant d'un amour supérieur au sentiment maternel naturel.

» De si rares exemples d'un abandon complètement désintéressé, à l'amour céleste bien loin de porter atteinte à la collectivité humaine et de la rabaisser, apportent bien plutôt à tous les liens terrestres, un supplément d'esprit de sacrifice et de grandeur spirituelle.

» Des figures comme sainte Elisabeth, même lorsque, dans un ardent élan vers leur Sauveur, elles font éclater les cadres de la vie familiale — de telles figures sont pourtant et par là même les anges gardiens de la famille, elles mettent dans la vie familiale, une fidélité plus profonde, un esprit de service plus désintéressé, une sollicitude plus spirituelle, et elles la préservent de l'alliance avec les instincts inférieurs et par là de la vraie dissolution.

Peut-on imaginer compréhension plus délicate des bienfaits sociaux de la sainteté héroïque :

\* \* \*

Tous ceux qui ont charge d'âmes : les prêtres, les médecins; les professeurs, les parents trouveront dans l'ouvrage de Fœrster en y joignant peut-être celui de Paul Bureau, une somme incomparable de préceptes et de doctrines pour guider leur action.

Mais le philosophe et le sociologue y trouveront eux aussi de précieux enseignements. Pour ma part, en lisant Fœrster, je ne pouvais m'empêcher de penser que la méthode qu'il a si heureusement appliquée aux choses de l'amour vaut pour toutes les questions sociales fondamentales. Depuis la Renaissance et la Réforme, le divorce entre la religion et la vie est allé en s'élargissant. Aujourd'hui, ce divorce est complet. Le parfum du vase vide dont parlait Renan est évaporé. La Religion est de plus en plus bannie des institutions, des pensées et des mœurs. Nous avons beaucoup discuté sur les erreurs théologiques du protestantisme, les erreurs politiques de la démocratie, les erreurs économiques du socialisme et du communisme.

Nous avons bien fait, cela était nécessaire et l'est encore plus que jamais.

Mais toutes ces erreurs de détail découlent comme des ruisseaux d'une seule et même source : une fausse conception de la nature humaine, de ce qu'elle est en elle-même, de ce qu'elle est devenue par la chute et par la Rédemption. Qu'est-ce que l'homme? Quelle est sa place dans l'univers? Quels sont ses rapports avec Dieu? Voilà les questions essentielles. A ces questions, il n'y a qu'une seule réponse valable, c'est celle que donne le christianisme, dont l'Eglise catholique a conservé intact le dépôt.

Pour peu qu'on s'écarte de cet enseignement, on prend de la nature humaine une conception faussée qui entraîne nécessairement après elle toutes les déviations morales et politiques dont nous voyons aujourd'hui, dans l'indiscipline des mœurs, dans les guerres et les révolutions se dérouler les dernières conséquences.

On s'est imaginé que pour résoudre les grands problèmes de la civilisation il fallait tourner le dos à la tradition chrétienne. L'humanité, déclare Fœrster est arrivée aux bords de la banqueroute totale. Le moment de la conversion totale est maintenant venu dans tous les domaines.

FERNAND DESCHAMPS.

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## “ Esto Perpetua ”<sup>(1)</sup>

Il y a un point important dans l'histoire de notre race dont l'homme le moins instruit peut se rendre compte immédiatement s'il voyage les yeux ouverts et en cherchant partout à découvrir l'antiquité, mais que les savants dans leurs livres passent sous silence, et dont ils parlent de moins en moins à mesure que la documentation prend plus de place : c'est la grandeur des quatre premiers siècles.

Chacun sait que l'ancien monde s'était déversé dans l'empire romain définitivement constitué, comme dans un réservoir; et chacun sait que le monde moderne a découlé de ce réservoir par différents canaux. Chacun sait que cette formation d'une Europe unifiée était à peine achevée au I<sup>er</sup> siècle, et que sa désagrégation commença au V<sup>e</sup>. Les quatre premiers siècles en tant que dates sont donc présents à tous les mémoires, et pourtant la signification de ces dates est oubliée.

Les historiens sont tombés dans une contemplation stérile du déclin de Rome, et leurs lecteurs n'échappent qu'avec peine à cette attitude. Excepté dans quelques rares romans, aucun écrivain n'a essayé de revivre la vie de cette époque et de la voir comme ont dû la voir le barbier de Marc Aurèle ou le valet d'écurie du palais de Sidoine. Nous savons ce qui allait arriver, mais les gens de l'époque n'en avaient pas plus connaissance que nous n'avons connaissance de l'avenir. Nous prenons au pied de la lettre les critiques qu'ils s'adressaient à eux-mêmes, sans nous souvenir que de telles critiques accompagnent toujours une forte vitalité, et nous ne cherchons pas à voir dans ces quatre cents ans autre chose que l'évolution progressive de la décadence.

L'impression qui nous est ainsi donnée est certainement fautive! Parmi toutes les villes dont nous pouvons reconstituer l'histoire d'après des vestiges matériels, il ne s'en trouve pour ainsi dire pas qui ne se soit développée, surtout vers la fin de cette époque. Il n'y a pour ainsi dire pas d'industrie, pas de classe (notamment celle des fonctionnaires) qui, profitant d'une plus grande expérience, ne contribua dans une mesure de plus en plus large au bien général; et de beaucoup la plus grande partie des éléments dont est faite aujourd'hui notre vie furent créés, ou tout au moins conservés, par cette période d'unité.

Si nos rivières d'Europe sont endiguées et canalisées, si nous seuls avons des routes, si nous seuls savons bâtir solidement et d'une façon durable, si nous seuls pouvons dans notre art atteindre presque à la réalité, si nous seuls sommes capables de juger de nos actes d'après des idées, et si par conséquent nous seuls ne redoutons pas le changement et pouvons nous développer de nous-mêmes, en un mot, si nous seuls sommes des chrétiens, c'est à cette époque que nous le devons.

Nos théories de justice politique furent en partie formulées et en partie transmises par ces générations : tout notre système de lois, notre conception de la dignité humaine et du droit. Même dans ses détails, notre organisation sociale découle de cette source : nous gouvernons ou nous essayons de gouverner par représentation, parce que les institutions monastiques de la fin de l'Empire furent dans la nécessité d'adopter cette méthode; nous associons dans notre esprit le cheval aux armes et à la noblesse, parce que les derniers des Romains le firent.

Si on veut bien se reporter au temps des Antonins et considérer la suite des événements jusqu'à nos jours, l'importance des quatre premiers siècles apparaîtra de suite. On verra le développement ininterrompu du réseau de voies impériales. On se représentera ces grands conciles de l'Eglise qui se réunissaient indifféremment dans des centres éloignés parfois de plus de deux mille kilomètres, à l'extrémité de l'Espagne ou sur les bords du Bosphore : sortes de villes voyageuses dont les déplacements considérables étaient à peine remarqués et ne passaient pas pour un tour de force. On sera stupéfait de la vigueur de l'esprit occidental entre Auguste et Julien, en découvrant qu'il pouvait embrasser, influencer et traiter comme un seul Etat ce qui aujourd'hui même, après tant de siècles de reconstruction laborieuse, forme encore une mosaïque de provinces séparées. On se rendra compte de la rapidité et de la régularité avec laquelle les ordres de ces empereurs qui nous

(1) Voir la Revue des 11 et 18 avril 1930.



paraissent les despotes amoindris d'un État en décadence, étaient donnés sur les rives de l'Euphrate pour être exécutés sur les bords de la Clyde. On appréciera alors pourquoi la Rome dont l'Europe garde le souvenir, et sur laquelle elle est encore aujourd'hui fondée, n'était pas la Rome des lettres, avec son minuscule Forum et ses étroites rues de village, mais quelque chose de gigantesque, comme l'image qu'évoque Du Bellay et qu'il nous montre un pied posé sur l'Orient et couvrant de ses mains les mers.

Définir le caractère de l'Empire et sa mission créatrice est d'autant moins facile qu'il existe depuis longtemps un préjugé contre l'action des religions et surtout de la religion que l'Empire a embrassée alors que sa chute approchait. L'acceptation de la foi est associée dans tous les esprits à l'éclipse de la science et au mépris des jouissances que nous recherchons à présent. On croit souvent qu'elle a été la cause de la décadence, tout le monde du moins croit qu'elle l'a accompagnée; et cette idée est si bien enracinée qu'en lisant certains livres sur Augustin ou Athanase, on pourrait oublier au bord de quelle mer et sous quel soleil l'immense révolution s'est accomplie.

Il est vrai que lorsque les divers éléments Européens se furent fondus en un tout uniforme, le caractère local des choses et leur perfection particulière disparurent. Les problèmes vagues, écrasants et peut-être insolubles, qui concernent non plus une cité mais le monde entier, la découverte de la destinée humaine, de la nature et du sort de l'âme, occupèrent alors les esprits, qui à une époque antérieure se seraient appliqués à des tâches plus simples et plus facilement réalisables. Il est vrai aussi que les arts plastiques et dans une certaine mesure les lettres elles-mêmes déclinerent : car les arts et les lettres, dont la perfection est affaire de détails, ne peuvent fleurir que dans de petits États prospères, pleins de dogmes fixes et d'usages bien établis. Mais s'il perdit les forces visibles que l'Antiquité avait connues, l'Empire, à sa fin, lorsqu'il se tourna vers la contemplation de l'éternité, prit beaucoup plus d'ampleur que les modernes, ennemis de sa croyance religieuse, ne veulent l'admettre. Ce que Rome entreprit à son déclin était si noble et si grandiosement conçu, que lorsqu'elle eut réussi, la continuité de l'Europe, en dépit des invasions, était assurée. Il nous fut facile d'absorber les quelques hordes barbares du V<sup>e</sup> siècle, nous eûmes même assez de vitalité pour survivre aux terreurs et aux ténèbres du IX<sup>e</sup>, et au XII<sup>e</sup> nous nous étions relevés. Ce fut le caractère de l'Empire pendant les quatre premiers siècles, et notamment vers la fin de cette époque, qui empêcha le sommeil du haut moyen âge d'être une mort. Ces quatre premiers siècles ont façonné le moule qui nous maintient encore; ils ont formulé notre croyance d'une façon définitive; ils ont fixé les routes du commerce et l'emplacement des cités, et à chaque instant dans les détails topographiques les plus minimes, on en retrouve encore aujourd'hui le souvenir : les limites de la Normandie moderne furent déterminées par Dioclétien. Si l'on peut dire de l'Europe ce que l'on ne peut dire d'aucune autre partie du monde, que sa civilisation n'a jamais été stérile et n'a jamais disparu complètement, nous le devons à ce long crépuscule de la Méditerranée.

\* \* \*

Si la prééminence de Rome pendant la période de sa conversion est la leçon qu'enseigne tout voyage, c'est surtout la leçon qu'enseigne l'Afrique; et nulle part cette leçon n'est plus claire qu'à Guelma. On y peut voir aussi comment la cause particulière qui détruisit l'âme de la ville romaine préserva ses pierres, et on y peut sentir l'influence impalpable et pénétrante qui enveloppa la province à l'arrivée des Arabes; et comment le squelette de Rome demeure immobilisé sous des idées qui, pareilles au sable fin du désert amoncelé par le vent sur des ossements, pourraient le conserver à jamais.

Car les Arabes ont fait à Calama ce qu'ils ont fait partout en Barbarie : ils lui ont jeté le sort qui suspendit la vie au château du Bois Dormant. Ils n'ont pas détruit avec sauvagerie, ils ont plutôt négligé tout ce qu'ils pouvaient négliger. Là aussi ils ont abattu les arbres et n'en ont pas replanté. Là aussi ils ont laissé à sec les conduites d'eau des Romains. Là aussi, alors qu'en apparence ils n'accomplissaient rien d'important, ils ont imposé une autorité plus puissante que la contrainte d'aucun gouvernement ou la crainte d'aucun conquérant : ils ont semé partout le grain de leur religion et de leur langue, et leur récolte n'a pas tardé à lever; elle masqua d'abord, puis finalement étouffa la religion

et la langue qu'ils avaient trouvées en arrivant. La nouvelle langue et la foi qui rend cette langue sacrée ont transformé l'âme de la Barbarie. A elles deux, elles ont opposé à notre conquête une barrière plus formidable que ne l'avaient été jadis les immenses plaines nues et les nomades, à la première occupation de Rome. Ce voile impalpable tendu entre la population indigène et les colons actuels se devine mieux dans les petites cités des montagnes que dans les grandes villes de la côte. Le voyageur remarque surtout les changements extérieurs apportés par la dernière génération : les maisons qui l'entourent sont européennes, les routes pourraient être des routes de France ou du nord de l'Italie. L'aspect général de Guelma confirme cette impression de modernité, il n'y a guère pour rappeler l'Afrique que la muraille basse et percée de meurtrières, dont la ville est entourée; mais du milieu des toits se dresse la preuve qu'une religion est là, à laquelle la population tout entière demeure et demeurera soumise. Le seul édifice où se soit attaché le labeur d'une foi indolente, est la mosquée; son minaret isolé, bien en vue, debout au centre de la ville domine toute l'entreprise européenne, et semble nous railler.

Vue de loin, à la distance où les murailles et les casernes se confondent en une ligne blanche uniforme, et où aucun détail n'est assez saillant pour permettre de distinguer les monuments modernes des anciens, cette flèche de pierre, essentiellement mahométane, désigne la ville comme mahométane elle aussi. Elle est un défi perpétuel.

L'influence est une force à laquelle il est impossible de résister et qui peut assurer le triomphe d'une race. Elle accompagne souvent le succès des armes, mais elle n'en est pas nécessairement la conséquence. C'est la pression victorieuse des idées, quand elles ont le triple caractère d'être nouvelles et de s'attaquer aux côtés encore impressionnables de l'esprit, d'être exposées avec convictions (conviction nécessaire à la transmission de toute doctrine), et enfin de former un système et d'être définitives. Le triomphe des Arabes a été le triomphe d'une influence de cette nature.

Notre époque aveugle, qui éprouve un incessant besoin de drogues ou de sensations inaccoutumées, a prétendu trouver dans l'Islam, comme d'ailleurs dans vingt autres inventions exotiques, le moyen du bonheur. Une admiration stupide de septentrionaux pour tout ce qui a excité l'étonnement ou la curiosité du voyageur, a fait de l'islamisme, comme elle avait fait déjà du bouddhisme et de Dieu sait combien d'autres médiocrités et d'autres aberrations de la philosophie humaine, un sujet de conversation mondaine et une distraction d'oisifs désenchantés. Ce n'est pas dans cet esprit que l'on peut rendre hommage comme il convient à l'énorme invasion du VII<sup>e</sup> siècle.

Dans son ensemble, cette invasion a échoué. La chrétienté sans cesse critiquée (car il est dans sa nature de se critiquer elle-même), a eu le dessus. Mais la lutte a été vive; pour s'en rendre compte, il faut relire tout ce qui a été écrit entre Charlemagne et la mort de saint Louis. Dans la *Chanson de Roland*, dans les *Gesta Francorum*, dans Joinville, partout on sent présente cette nouvelle attaque de l'Asie; attaque formidable à laquelle nous osions à peine résister, que nous ne pensions pas pouvoir arrêter, et que le plus grand d'entre nous crut ne pas avoir réussi à vaincre. L'Islam était bien plus instruit que nous, il était mieux équipé pour la guerre et néanmoins plus civilisé et plus tolérant. Quand, après les derniers efforts des croisades, l'Europe revint traînant un mauvais souvenir de défaites, personne sans doute parmi ceux qui désespéraient, ni surtout parmi ceux qui se réjouissaient en secret de voir la fin de ces aventures, personne ne pouvait croire que le rétablissement complet de notre civilisation fût possible, et que les deux rivaux pourraient cesser de rester l'un en face de l'autre, l'envahisseur tenu en respect, et l'envahi sur la défensive. En effet, pendant toute la durée de la lutte, nous avions considéré nos adversaires tout au moins comme nos égaux, et plus généralement comme nos supérieurs.

C'est dans les formes les plus subtiles que la lutte entre les deux philosophies est visible. L'Islam n'a pas cessé de nous poursuivre, sans que nous nous en doutions. C'est à lui que nous avons dû le mouvement des Albigeois, et en ce moment il met çà et là dans la littérature européenne une note de déterminisme, tout comme une autre influence orientale y met des notes de cruauté et de désespoir.

Il y a un point où le contraste entre ces ennemis invétérés de notre race et nous-mêmes est clairement visible. Ils nous ont donné le gothique, et pourtant sous nos mains, le gothique est devenu

a plus européenne des choses d'Europe. Considérez les deux étages d'arcades de tel édifice construit en Afrique par les Arabes aïeux que leur civilisation était dans toute sa vigueur. Il est vrai que ce travail est non pas en pierre mais en plâtre, car pour travailler la pierre, il leur aurait fallu une civilisation plus ancienne. Mais voyez comme c'est bien là l'origine de notre ogive, ou plutôt comme c'est bien notre ogive même. A quoi reconnaissons-nous qui ces segments qui se coupent et qui sont bien comme les nôtres d'un arc parfait de 60° ne sont pas de chez nous? Et comment se fait-il que nous sachions que ce ne peut être l'œuvre d'un chrétien? Venise a des fenêtres semblables : ce détail suffit pour qu'elle ne soit pas de l'Occident, et c'est peut-être l'inoculation d'Orient que ce détail révèle qui causa sa perte. Le vertige de la hauteur, le développement des formes en d'autres formes, le grotesque, le sublime, l'enthousiasme, rien de tout cela ne se trouve dans l'arche des Arabes, non plus que dans leur génie; et pourtant cette forme leur appartient en propre, et c'est à eux que nous l'avons prise. Dans cette ressemblance et dans ces différences se trouve convenue et, pour ainsi dire illustrée, toute l'histoire de notre contact avec eux et de notre antagonisme.

\* \* \*

En présence de la sentence ou du message que les Arabes ont apporté à notre race en Afrique, on ressent quelque chose de la crainte respectueuse avec laquelle on considère une tombe où se sont produits de grands miracles, ou le corps d'un héros mort qui, bien que mort, ne doit pas être dérangé. Ce que nous avons à combattre, ou ce que nous hésitons à combattre, n'est pas tangible, et n'en est que plus difficile à faire disparaître. L'Atlas et le désert en sont pénétrés, l'esprit de tous les hommes depuis le Soudan jusqu'à l'Atlas, partout dans cette région, en est imbu.

On rencontre errant dans le Sahara, des troupes d'hommes fameux par leur courage et leur isolement. On les appelle des Touareg. Ils sont de la même race et parlent la même langue que les Berbères, qui vivent à part dans les hauteurs de l'Aurès ou du Djurdjura. Ils sont les ennemis de quiconque n'appartient pas à leurs tribus, spécialement des marchands arabes dont, pour vivre, ils pillent les caravanes. Et pourtant les Touareg eux-mêmes ont été conquis à l'Islam, et semblent y avoir été conquis pour toujours. Leur langue a survécu; leur petite littérature (car ils ont une littérature et un alphabet à eux), a échappé à toute influence extérieure; mais là même le dieu des Mahométans a fait son apparition.

L'un d'eux fait prisonnier il y a quelques années, écrivit d'Europe à sa tribu une lettre charmante, qu'il termina en se recommandant aux jeunes femmes de chez lui, car c'était un guerrier courtois et il n'avait pas trente ans. Mais quand il eut écrit « Saluez de ma part les petites reines », il eut soin d'ajouter une invocation à Allah. Et si dans leurs lointaines incursions il est nécessaire d'enterrer hâtivement quelqu'un des leurs tombé dans la retraite, sa tombe de sable est soigneusement creusée selon les rites. On le laisse sur le côté droit, dans une attitude qui passe pour sacrée, le visage tourné à l'est vers La Mecque. Dans cette posture il attend le Grand Jour.

A cette influence persistante et profondément enracinée nous n'avons rien à opposer. Nos tentatives de profit matériel ou d'instruction positive sont, vis-à-vis de cette croyance générale, ce qu'est une machine humaine quelconque vis-à-vis de la mer. Nous pouvons passer à travers, nous ne pouvons pas nous en rendre maîtres. Elle s'ouvre devant nous et se referme aussitôt. Aussi notre œuvre ne sera-t-elle accomplie que lorsque nous aurons reconquis, peut-être au prix de désastres subis chez nous, la pleine tradition de notre philosophie et une foi qui pénétrera toutes nos actions aussi complètement que leur foi pénètre les leurs.

Donc nous n'avons apporté aucune religion à opposer à celle de ce pays, et c'est là une faiblesse évidente dans notre conquête; mais cette conséquence de la longue indifférence qu'a traversée l'Europe n'est pas le seul résultat fâcheux qu'elle a produit. La dissolution du lien principal des Européens entre eux, lien formé de leur croyance commune, n'a pas permis que l'occupation de l'Afrique fût, comme elle aurait dû l'être, une action commune et par suite ordonnée de l'Occident pour recouvrer ce qui lui appartenait de droit.

Si notre religion n'avait pas eu à subir les schismes violents qui ne se guérissent encore que si lentement, et si notre vie à tous ne s'était pas reinteinte à une concurrence entre les différentes provinces de l'Europe, la conquête de la Barbarie serait échue

naturellement aux trois nations qui ont en face d'elles chacune une fraction de sa côte; comme dans la conquête de l'Espagne les Asturies marchèrent sur le Léon, les Galiciens sur le Portugal et la Vieille Castille sur la province du sud à laquelle elle a étendu son nom. Alors l'Italie aurait eu pour elle Tunis, c'est-à-dire Ifrigya, et la côte de la Tripolitaine avec ses ports. Les Français auraient occupé la Numidie. Les Espagnols seraient venus rechristianiser la dernière province à l'ouest, d'Oran à l'Atlantique, et de la sorte auraient achevé la tâche qu'ils ont laissée incomplète après la marche sur Grenade. Voilà quelle aurait été la conclusion naturelle de notre développement, et comment se serait accomplie la réédification de l'Empire, but obscur peut-être, mais constant, vers lequel le moyen âge n'a cessé de tendre. Mais la plus soudaine et la plus inexplicable de nos révolutions survint, et tout fut modifié. Le moyen âge mourut sans que personne s'y attendit. Une curieuse fièvre de métaphysique s'empara de certaines contrées du nord, qui dans leur exaltation essayèrent de vivre seules; le midi en s'opposant à ce démembrement de l'Empire, épuisa son énergie; et pendant ce temps la tentation d'exploiter les Amériques et les Indes enlevait à la Méditerranée ses aventuriers et ses flottes. L'Islam, au milieu de sa léthargie, reçut une nouvelle force de ses derniers convertis, et les Turcs, avec les seuls Vénitiens pour leur résister, nous arrachèrent tout le Levant et remontèrent le Danube porter l'insulte au centre du continent. Le système européen se désagrège, et ses différents éléments suivirent des routes différentes avec des carrières diverses d'hésitation ou de fièvre. Ce ne fut qu'après la révolution, et lorsque fut reconquis parmi nous un gouvernement normal, que l'œuvre commune de l'Occident pût être reprise.

\* \* \*

A cause de cela, — à cause du trouble considérable qui accompagna la Réforme et la Renaissance, — l'Europe resta inactive pendant trois siècles. Quand enfin une armée débarqua sur la côte sud de la Méditerranée, il se trouva que cette armée était envoyée par la France.

Les défauts de l'énergie des Français sont bien connus. Ils ne cessent de critiquer ceux qui les gouvernent, et déplorent à tout propos le déclin de leur honneur. Il n'y a pas de difficulté qu'ils ne réussissent à vaincre. Ils ont traversé tous les déserts et perfectionné tous les arts. Leurs victoires sur les champs de bataille sembleraient légendaires si elles n'étaient attestées; leur audace, aussi bien dans la guerre civile que dans les aventures lointaines, a constamment stupéfié leurs voisins du sud, du nord et de l'est. Personne mieux qu'eux ne conçoit l'ensemble d'une politique et n'en poursuit l'application pratique dans le détail. Leurs exploits incroyables ont toujours l'air d'être de purs accidents. Ils gardent mieux le souvenir de leurs défaites que de leurs victoires. Ils changent plus vite et avec moins de respect qu'aucun autre peuple l'expression extérieure de leur inlassable effort, et pourtant, plus qu'aucun autre peuple, ils gardent — en dépit d'eux-mêmes — un génie original et qui ne change pas. Leurs frontières sont perpétuellement les mêmes. Ils ont une pénétration et une vivacité peu communes en matière de raisonnement, mais une certaine indifférence dans les questions de jugement. Un poïtron et un homme d'État sont également rares parmi eux, et pourtant ce qu'ils accomplissent de glorieux est le résultat de la prudence, et toute leur histoire est marquée d'une succession de politiques silencieuses et réfléchies. Seuls de tous les peuples de l'Europe, les habitants de la Gaule, par une sorte d'habitude, se sont offerts le luxe d'expéditions colossales qui semblaient n'être qu'un débordement de passion militaire sans but bien précis. Aucun autre peuple n'aurait pu soulever la vague envahissante qui devait, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, inonder la Lombardie, englober Delphes, et coloniser l'Asie. Aucun autre peuple n'aurait conçu les croisades; non plus que les guerres de la Révolution. Il est remarquable que dans ces entreprises ils ont été les seuls à porter la guerre à l'est, levant leurs camps pour marcher vers le soleil levant; que seuls ils se sont contentés de revenir, sans rapporter grand butin, sans avoir acquis de nouvelles provinces, pour écrire une épopée de leurs guerres.

Il est évident qu'un tel peuple ne pouvait accomplir en Afrique qu'une œuvre particulière et française, et non pas une œuvre générale et européenne. Les Français se vantent d'être en tout les continuateurs des Romains. De fait, ils ont hérité de la passion de l'égalité qu'avaient les Romains, et comme les Romains ils

se sont élevés à l'égalité par un effort tenace de plusieurs siècles. Ils sont Romains par leurs édifices soigneusement construits, par leurs routes méticuleuses, par leur petite taille, par leur forte poitrine, par la clarté de leur langue, par leur respect des fonctions publiques et des symboles, par la rapidité foudroyante de leurs marches. Le leur équipement de leurs troupes, leur pédanterie particulière, leur horreur du vague, leur ambition et leur sens de l'honneur sont romains. Mais ils ne sont pas Romains en ce qui touche à la stabilité permanente des détails. Les Romains répandaient une odeur de religion autour des moindres formes du pouvoir : des Français on ne peut dire qu'une chose, c'est que ce qui est français aujourd'hui peut avoir disparu demain, et que seule la France demeure. Ils ne sont pas Romains par la détermination de ne jamais reculer, non plus que par le culte du silence. Les Français peuvent exprimer la majesté de l'Empire dans leur art, ils sont incapables de la faire vivre dans leur existence quotidienne; — sous ce rapport, les Espagnols sont mieux désignés pour continuer la tradition de Rome. En ce qui concerne la conception romaine d'une expansion fatale, les Russes l'emportent sur eux, et les Italiens pour l'aisance et la souplesse romaines.

Si donc la reconquête de la Barbarie était échue aux trois sœurs, à l'Italie, à l'Espagne et à la France, le long effort de l'Europe aurait pu atteindre son but. Les Espagnols auraient écrasé et dominé le Maroc où les Mahométans étaient le plus fortement retranchés; les Italiens, apportant à Tunis et dans la marche de l'est leur liant subtil, les auraient unis en une solide barrière; les Français auraient étendu leur commerce actif aux nombreuses petites villes du Tell Central, ils auraient percé les hauts plateaux de routes admirables comme ils savent en faire, et ils auraient établi des garnisons, comme il convient à leur tempérament aventureux, dans les avant-postes de l'Atlas Central, en face du désert. Alors la tâche aurait été accomplie, et l'Europe serait aujourd'hui rétablie dans ses frontières primitives.

HILAIRE BELLOC.

Traduit de l'anglais.  
(A suivre)

## Le contredit

### Pieux entretien avec Thomas a Kempis (1)

Vous aviez douze ans.

Introduit en présence de Maître Florent Radewyns, vous lui aviez remis le mot de recommandation que votre frère Jean, le chanoine régulier de Windesheim, vous avait donné. Et tandis qu'il en prenait connaissance, vous vous sentiez mal à l'aise. Je vous vois. Debout, tête baissée, vous tourniez maladroitement, au bout de vos mains gourdes, un bonnet informe.

Que voulez-vous? A Kempen, dans la pauvre maison de votre père Jean Hemerken l'artisan, on n'avait pas souci des belles manières. Mais la vie chrétienne y était fervente. Jean, votre aîné, avait pris rang parmi les disciples de Maître Gérard Grootte et les fondateurs de Windesheim. Vous aviez sans doute déjà quelque vague désir de l'imiter.

Maître Florent, sa lecture terminée, vous regardait. Vous voyant pauvre, son cœur charitable s'émouvait déjà. Votre frère lui était bien connu, ancien compagnon fervent et sage dont le souvenir demeurait précieux. Le bon maître vous fit relever la tête, plongea ses yeux dans les vôtres et dès lors il s'éprit de vous. Vos claires prunelles et vos joues fraîches exhalaient le parfum prenant de la pureté.

Par grâce spéciale, il vous accepta quelques jours dans la maison

déjà étroite, parmi les clercs qu'il avait groupés. On ne put vous y conserver plus longtemps, mais le bon maître continua d'avoir soin de vous. Sept années durant, il vous fut donné de vivre sous son regard, de recevoir ses leçons et de contempler ses beaux exemples. Vous l'admiriez et vous l'aimiez tant, frère Thomas; vous en parliez plus tard avec une telle ferveur!

On apprenait à cette école une piété intime et pratique. Mais il vous était resté beaucoup de la gaucherie paysanne. Votre main savait tracer, en lignes droites, de beaux caractères sur le papier ou le parchemin. Dans le gouvernement de la vie et les décisions à prendre, l'habileté vous faisait défaut.

Vous sentiez le besoin d'une retraite mieux close que la maison des frères, où vous veniez de passer une dernière année. Comme votre frère prenait, en cet an 1399, la direction du Mont-Sainte-Agnès, qu'on l'avait chargé d'établir, il vous parut tout indiqué d'aller vous présenter là. Dans cette maison cachée au monde, parmi les chanoines silencieusement adonnés à la prière et à la copie des livres, vous trouveriez un abri favorable à votre timide piété. Votre aîné, vous y comptiez, saurait faciliter à son cadet le séjour dans la retraite paisible. Vous ne pensiez pas à demander l'habit blanc des chanoines, mais seulement à vivre parmi eux et à partager leur vie.

Vous aviez calculé mal, pauvre frère Thomas. Dans la fondation commençaute, il fallait travailler dur, de la bêche et de la truelle. Le prieur Jean, réalisant à sa manière, comme vous le remarquiez, la parole du Baptiste son patron « relevant les vallées, abaissant les collines », entreprenait des travaux de terrassements. Il vous y donnait bonne part, votre taille et vos forces menues en ressentait le poids. S'il se souvenait que vous étiez son frère, c'était pour vous traiter avec moins d'indulgence.

Comprenons-nous bien?... L'état dont vous aviez fait choix, votre condition mi-religieuse, mi-laïque, déplaisait, ce semble, à votre prieur. Il vous le disait, avec la brusque rondeur qui sied aux hommes entreprenants et occupés, et qui blesse et consterne des cœurs comme le vôtre. Vos hésitations résistaient. Enfin, au bout de six années, vous cédiez, et l'habit blanc vous fut donné, en la Fête-Dieu, 12 juin 1406, par votre frère, qui rayonnait de mâle allégresse. Dans la chronique du monastère, vous-même avez noté ces dates et ce retard, sans paraître vous douter que d'autres en tireraient sur votre compte certaines conclusions peu favorables.

Vous n'avez pas gardé rancune à ce frère. Après son départ pour d'autres fondations, votre souvenir lui resta fidèle, votre cœur, dévoué. Dans sa vieillesse, quand il fut nommé directeur des moniales de Béthanie, on vous envoya près de lui pour être son compagnon. Il reçut vos soins dans sa dernière maladie; de vos doigts, pieusement, vous lui avez fermé les yeux.

\* \* \*

Quelle idée eut-on, frère Thomas, de vous nommer procureur du Mont-Sainte-Agnès? On crut sans doute que vous ressembliez à votre frère, de qui la sagesse était reconnue et le conseil, recherché.

On eut bientôt déchanté. Vous étiez loin de posséder la prudence pratique et l'entente aux affaires du prieur Jean a Kempis. Vos livres de comptes étaient bien tenus, car vous étiez soigneux en écritures, mais vous manquiez totalement de malice. Les paysans d'alentour s'en étaient vite aperçus. Ils vous passaient, à beaux deniers comptants, des bœufs rachitiques et des vaches mortes de maladie. Vous ne soupçonniez pas les grattages des lettres censives; vous donniez bonnement foi aux contes lamentables que vous faisiez, pour vous apitoyer et obtenir quittance, des débiteurs

(1) Extrait du recueil qui paraîtra bientôt sous le titre : *Tous les oiseaux du ciel*, Saints et saintes gens d'autrefois et d'hier. Éditions Cité Chrétienne, Bruxelles.

larmoyants et retors. Choses pareilles se sont vues, frère Thomas, en d'autres couvents.

Il fallut vous démettre. Au tout de l'an, devant les chanoines assemblés au chapitre, vous rendîtes avec embarras vos comptes déficitaires. Puis, à genoux devant le prieur, vous lui demandâtes d'être déchargé de votre office. Tout votre cœur passait dans cette cérémonie que prescrivait la règle. Avec empressement, on fit droit à votre requête.

Le prieur vous gronda sans doute, pour la forme, mais nul ne vous en voulut. Il y eut peut-être quelques sourires sur les lèvres des anciens, quelques moues dédaigneuses sur celles des chanoines plus jeunes. Votre candeur intacte, le rayonnement de votre piété désarmaient la mauvaise humeur. On vous confia une charge qui vous convenait. Vous auriez le titre de sous-prieur et le soin des novices.

Frère Thomas, des biographes inventifs ont raconté que la foule venait à vos sermons. Il n'en est rien. La règle interdisait tout ministère extérieur, vos goûts ne vous portaient pas au tapage et à l'éclat.

Deuxième dans le monastère, vous y teniez peu de place, vous n'y faisiez pas de bruit. Au noviciat, vous exhortiez suavement vos jeunes gens, vous leur racontiez les belles histoires des fondateurs de l'ordre, ou de menus traits pour terminer vos sermons. Dans votre cellule, vous poursuiviez les travaux où excellait votre application paisible : cette bible, entièrement transcrite de votre main, trésor de la librairie du Mont-Sainte-Agnès, et ces traités où vous déversiez, dans un latin harmonieux et sobre, les calmes flots de votre vie intérieure.

On conserve à Bruxelles le précieux manuscrit de l'*Imitation*, recopié et retouché par vous-même. Ces quatre livres, les plus beaux, a-t-on pu dire, après les livres divins, vous les aviez composés pour votre dévotion personnelle, et tout aussitôt, ils s'étaient répandus partout. D'autres avaient suivi, à la demande de vos amis ou pour l'instruction des novices.

Ils étaient connus, ils étaient goûtés; ce qui vaut mieux, le prochain s'y édifiait. L'*Imitation* plus que les autres encore, était admirée; moines, clercs et laïcs y nourrissaient leur ferveur.

Vous n'en tiriez aucune gloire, frère Thomas. Vous n'aviez pas mis votre nom au titre de cet ouvrage immortel. Cette précaution vous ne l'aviez pas dédaignée, vous n'y aviez pas songé. Copistes et imprimeurs, s'emparant de l'*Imitation* pour la reproduire, de leur plume ou sur leurs machines étranges, s'ennuyaient de n'y point trouver de nom d'auteur. Ils en mirent l'un ou l'autre, au gré de leurs conjectures ignorantes. L'avez-vous su? Vint-il entre vos mains de ces copies où le nom de saint Bernard ou de Gerson prenait la place du vôtre? Vous n'avez pas protesté.

L'eussiez-vous cru? Des érudits pointilleux et farouches, des philologues imaginatifs se disputent autour de votre nom et de votre œuvre, et la controverse près de trois fois séculaire rebondit encore.

Vraiment, frère Thomas, vous manquiez du juste souci des choses de ce bas monde. Vous saviez bien admirer et consigner dans votre chronique comment on s'y prit, l'an 1448, pour se débarrasser des souris qui pullulaient dans les champs du monastère, comme autrefois dans les campagnes de Pharaon; on enfonce jusqu'à fleur de terre, racontez-vous, nombre de cruches à demi-pleines d'eau, où les petits rongeurs vinrent choir et se noyer par milliers — mais vous n'auriez pas inventé ce procédé ingénieux. Vous avez un opuscule sur *Le Procureur fidèle*; les conseils que vous y donnez concernent la vie de l'âme, et non point les affaires du couvent. Celui qui vous le demanda n'aurait jamais songé à vous consulter sur ce point.

Que vous importait! En vieillissant, tandis que vous atteignez

paisiblement les quatre-vingt-dix ans, de plus en plus retiré en vous-même, vous laissiez les habiles du monastère sourire doucement de votre incurable simplicité.

Oui, laissez-les, frère Thomas. Ils auront pour un temps remis en état les finances de la maison. Mais quand sera venue la rafale protestante et que du Mont-Sainte-Agnès il ne restera que la butte, la route et le nom, vos quatre livres de l'*Imitation* continueront de verser dans les âmes le vin pur de votre piété.

Qui donc, parmi vos frères, prit votre succession et répara vos maladresses? Nous ne savons. Mais votre nom passe les temps et brille dans les cieux, illuminé d'une gloire éternelle. Vous avez initié à la vie intérieure combien de chrétiens, formé combien de saints!

PIERRE DEBONGNIE, C. SS. R.

## Australie et Japon

Les Dominions britanniques occupent, on le sait, des situations différentes vis-à-vis de la Grande-Bretagne dans le domaine de la politique étrangère. L'Irlande s'est complètement émancipée. Elle a sa politique extérieure à elle et la poursuit sans se préoccuper, semble-t-il, de la ligne de conduite adoptée à Downing Street. Ailleurs, on n'est pas allé aussi loin; cependant, il n'y aurait pas lieu d'être trop surpris si d'ici quelques années l'Union Sud-Africaine emboîterait le pas, toutes proportions gardées (les ranques séculaires manquant ici), au *Saorstát Eireann*. La politique extérieure du « Commonwealth » australien (Fédération depuis 1900 est menée officiellement à Londres. Ce qui n'empêche pas ses milieux politiques dirigeants de faire preuve d'initiative dans les « grands » problèmes de politique internationale touchant d'une façon ou d'une autre aux intérêts de ce « Commonwealth » et de suivre ces problèmes de près. Il suffit de rappeler les relations entre l'Angleterre et l'Egypte, la base navale de Singapour, l'imbroglio indien (1), le désarmement naval : toutes questions intéressant plus ou moins directement le Continent australien.

Mais pour celui qui a eu l'occasion de suivre avec attention l'activité — fébrile à certains égards — de l'*Institute of Pacific Relations*, fondé il y a quelques années seulement, nul doute : nous nous trouvons ici en présence d'un nouveau forum politique et international, appelé à trancher dans l'avenir (si tant est qu'un forum puisse trancher quoi que ce soit...) maints nœuds gordiens dont quelques-uns eussent vraisemblablement fait reculer Alexandre le Grand lui-même.

L'*Institute of Pacific Relations* avait tenu sa première conférence à Honolulu (îles Hawaï) en 1925 : il vient de tenir ses assises à Kioto (Japon), il y a quelques mois. Assises imposantes, par le nombre des délégués tout au moins : on en comptait plus de deux cent quarante. Tous les pays baignés par le Pacifique étaient représentés; beaucoup avaient envoyé à Kioto la fine fleur, le dessus du panier de leurs spécialistes en fait de politique étrangère. Les Chinois y avaient délégué le frère du Ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Nankin (ce gouvernement qui peut-être aura déjà été culbuté lorsque paraîtront ces lignes) entouré de tout un personnel d'hommes politiques; l'Empire du Soleil Levant s'était fait représenter par l'ex-vice-président du *South Manchurian railway*, cette puissante artère cédée en 1905, à Portsmouth, par la Russie vaincue au Japon et dont celui-ci a su faire un incomparable instrument de domination et de pénétration, M. Matsuki siègeait au milieu d'une pléiade de ses compatriotes spécialisés dans la question de Mandchourie. A plusieurs reprises, Nippons et Célestes manquèrent en venir aux mains. Voilà ce qui eût sûrement fait l'affaire du « camarade » Rom, délégué par les Soviétis à titre

(1) Pour nous, « indien » et non « hindou » est l'adjectif d' « Inde ». Les Hindous ne forment qu'une partie de la population de la péninsule, et nous les voyons constamment opposés aux Musulmans. Les uns et les autres forment la population « indienne ». L'Administration de l'Inde est une administration « anglo-indienne » (*Anglo-Indian administration*, en anglais), etc.

d'observateur, personnage taciturne mais sachant, lorsqu'il en avait l'occasion, mener dans les couloirs de la conférence une propagande des plus actives en faveur de la thèse moscovite dans le conflit sino-soviétique. Malheureusement pour lui, la rupture fut évitée et tout se termina, en apparence du moins, de façon pacifique. L'*Institute of Pacific Relations* et ses initiatives ne sauraient être à la merci d'un échange de paroles aigres-douces, voire de scènes tapageuses.

Quoi qu'il en soit, la Conférence de Kioto a permis de tâter le pouls à la politique japonaise en Chine, et envisagée de ce point de vue son importance pour l'Australie est manifeste. Théoriquement tout au moins, le « Commonwealth » n'a pas d'autre ennemi à craindre que le Japon. Tout le système de défense des côtes australiennes ne tient compte que d'une seule menace éventuelle : la menace nipponne. Inutile d'ajouter que l'Australie serait absolument incapable de se défendre contre une semblable agression par ses propres moyens ; heureusement que la flotte anglaise est là pour venir à son secours (c'est ici qu'on peut toucher du doigt l'importance militaire et stratégique de la base de Singapour) ; heureusement que les Etats-Unis ne resteraient pas impassibles non plus, il faut le croire, le cas échéant. D'autre part, comment ne pas comprendre l'attraction exercée sur le Japon surpeuplé, bourré d'habitants à craquer, par les immenses espaces vides de l'intérieur du continent australien ?

Chez eux, les habitants comme les autorités du « Commonwealth » ne se gênent pas avec les immigrants jaunes, auxquels l'Australie consigne sa porte impitoyablement et sans autre forme de procès. Mais ces procédés ne sont pas un article d'exportation. A Kioto le « Commonwealth » a voulu faire figure d'un Etat non seulement civilisé mais scientifiquement civilisé, et a fait de son mieux pour servir à la Conférence, sous une forme à tous égards impeccable, des arguments triés sur le volet pour étayer sa thèse. La préparation de cette argumentation avait demandé près de deux ans. On sait travailler, on le voit, dans les universités de Melbourne et de Sydney autour desquelles gravitent les éléments les plus actifs de la section australienne de l'*Institute of Pacific Relations*.

Cette argumentation, telle qu'elle a été développée dans l'exposé très fouillé du chef de la délégation australienne à la conférence, il ne sera pas sans intérêt de la résumer très succinctement. Le problème de la densité de la population, y lit-on, se rattache étroitement à celui du *standard of living*. L'émigration est due aux différences existant entre les *standards of living* des pays à émigration d'une part, des pays à immigration de l'autre, ceux-ci attirant la population des Etats à *standard* arriéré. Qu'a montré l'expérience ? Que ni les Chinois, ni les Japonais ne sont capables de s'assimiler à la masse de la population d'origine européenne. Toujours Japonais et Chinois restent quant à leurs exigences matérielles à un niveau peu élevé ; toujours ils menacent par là le bien-être économique des masses ouvrières blanches et de ce fait recèlent en eux-mêmes des germes, des facteurs de profonds conflits raciaux. D'autre part, une partie de la population de tel pays ou tel autre émigre-t-elle, ce vide est comblé par un accroissement de la natalité (?). Qu'en conclure ? Que pour résoudre le problème du « surpeuplement », les peuples asiatiques devraient recourir à d'autres méthodes que l'émigration.

Pour ce qui est du Japon en particulier, ce pays a vu doubler au cours des dernières soixante années une population restée stationnaire durant un peu moins de trois siècles. Le *standard of living* y est deux fois supérieur à ce qu'il était naguère (résultat de l'industrialisation japonaise). En d'autres termes, le Japon possède des ressources matérielles « potentielles » suffisantes pour subvenir aux besoins de sa population actuelle. Celle-ci augmente toujours, mais le *standard of living* est toujours en hausse lui aussi. Ce qui revient à dire que les ressources matérielles nipponnes en vue du maintien d'une population plus dense encore que celle de nos jours ne sont pas épuisées. Le Japon produit plus des neuf dixièmes des denrées alimentaires qui lui sont indispensables, alors que l'Angleterre n'en produit que les trois dixièmes.

L'exposé australien reconnaît cependant que l'Empire du Soleil-Levant le cède à la Grande-Bretagne sur un point des plus importants. Certes, il serait en mesure d'augmenter la production intérieure de ses denrées alimentaires de 35 %, mais les matières premières exigées par une industrie puissante lui font défaut. Il n'a ni fer, ni charbon qu'Albion possède en abondance. Il y a plus : un puissant essor économique présuppose des débouchés, mais notre époque paraît s'être détournée du libre-échange pour de bon, et de quelque côté qu'on regarde, on se heurte — en Europe, en Asie, en Amérique — à de multiples barrières douanières.

Selon la thèse australienne, le problème à résoudre est pour le Japon à proprement parler celui-ci : liberté d'accès aux marchés tant pour s'y procurer des matières premières que pour y trouver un débouché pour ses propres produits. Mais de ce problème, l'émigration soit en Amérique, soit en Australie, ne saurait donner la clé. Il faut autre chose. Il faut la conquête pacifique des marchés du Pacifique ; il faut aussi une solution internationale de la question de la répartition des matières brutes.

Telle a été, très brièvement résumée, l'argumentation australienne à Kioto. Il ne semble pas qu'elle y ait été victorieusement réfutée. Mais on peut être certain qu'elle n'a pas convaincu les Nippons. Du reste, de telles joutes oratoires constituent, à vrai dire, pour le *Commonwealth* un article de luxe. Il peut s'en passer. Ce n'est pas dans des études touffues, dans des traités bourrés de faits et de chiffres que réside sa sécurité. Elle est dans la flotte anglaise ; elle est dans cette base navale de Singapour dont les travaux s'acheminent vers leur achèvement, péniblement mais sûrement : allure plus rapide quand les conservateurs sont au pouvoir en Angleterre, rythme plus lent quand une oscillation du pendule électoral a installé aux affaires les travaillistes. Le rôle éventuel joué par les Etats-Unis est, nous l'avons indiqué déjà, un facteur non moins important de la sécurité australienne. Celle-ci nous paraît dès lors assurée de façon adéquate. Et le brillant exposé de M. Egelston à Kioto n'est en fin de compte que pure coquetterie de la part d'un pays qui, de par la nature même des choses, doit, comme tant d'autres, voir le palladium de son indépendance, de sa souveraineté, de son intégrité territoriale moins dans tel *covenant* ou tel pacte, fût-ce le pacte Kellogg, que dans l'*ultima ratio regum*, cette *ultima ratio* fût-elle aux mains d'autres Etats que le *Commonwealth* lui-même. En sera-t-il toujours ainsi ? Non sans doute, mais pour le moment nous en sommes encore là...

Comte PEROVSKY.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Foch et Clemenceau

*Grandeurs et Misères d'une Victoire* est un livre formidable. C'est le rugissement du tigre, l'explosion d'une colère longtemps contenue. Il s'était juré de se taire et, pendant dix ans, il s'était tenu parole, il avait refoulé dans le silence toutes les révoltes de son âme tlicrée. La publication posthume du *Memorial* de Foch lui arrache ces paroles vengeresses. A ce réquisitoire passionné contre le maréchal, contre Poincaré, contre tous les Gouvernements

qui se sont succédé en France depuis le lendemain du traité de paix et n'ont cessé de le mutiler, de le mettre en lambeaux, il sera sans doute répondu, en ce qui concerne Foch tout au moins, par Weygand et l'Histoire prononcera un jour son arrêt définitif. Nous n'avons pas la présomption de le devancer, nous n'entendons livrer ici que notre impression personnelle.

Elle est pénible, presque douloureuse. Ni Foch ni Clemenceau, croyons-nous, ne sortiraient grands de ce conflit d'outre-tombe. L'un et l'autre eussent gagné à rester silencieux et nous ne pensons pas que la vérité historique eût souffert de ce mutisme.

Sans doute, personne n'acceptera, les yeux clos, les violents reproches que les deux champions se sont adressés, il en est qui se réfutent d'eux-mêmes, mais ces récriminations exaspérées sem-

blent éteindre quelques rayons de la gloire qui illuminait ces deux fronts. Ils ont révélé leurs faiblesses, l'inévitable apanage de la grandeur humaine. Même lavé des plus graves accusations articulées contre lui, le grand homme que fut Foch paraît diminué, tributaire, lui aussi, des contingences personnelles. A vrai dire, ne fallût-il retenir contre lui que l'incident belge, nous le sentons amoindri dans notre admiration. On se rappelle cet article de M. Stéphane Lauzanne, dans le *Matin* (11 novembre 1926) qui accusait notre Roi d'avoir tenu, à diverses reprises, dans des conciliabules avec Foch, ce langage indigne de lui : « Je suis, de par la Constitution, responsable vis-à-vis de mon peuple de ce qui reste de mon armée : je ne puis la sacrifier ». A quoi, le général avait répondu : « Sire, songez précisément à votre responsabilité et soyez certain que vous sacrifieriez votre armée si vous vous repliez ».

Sommé par notre Roi de rétracter ces dires absolument, radicalement contraires à la proclamation d'octobre « Traître à la patrie, qui prononcera le mot de retraite... à tout prix, il faut tenir la ligne de l'Yser », il est inouï que Foch n'ait pas carrément démenti les propos injurieux que lui prêtait le rédacteur du *Matin*, mais se soit borné, dans sa réponse, à se déclarer « complètement étranger à la rédaction de l'article du *Matin* », à décaler entièrement sa responsabilité du récit et des commentaires ; formule élastique et même inexacte, puisqu'elle ne dit ni oui ni non sur le point allégué. Qui parle ici ? Escobar ou le soldat ? Stéphane Lauzanne se réclame d'une « conversation » ; on se dérobe en affirmant qu'il n'y a pas *interview*. Le rédacteur avance des citations formelles, un fait précis : deux papiers donnant des ordres. Réponse : « je suis étranger à la rédaction de l'article », ce qui revient encore une fois à cette conclusion insultante pour le Roi et l'armée belge : « Je ne dis ni oui ni non ».

Foch, encore simple général, a été superbe sur l'Yser, il a pris l'initiative du commandement avant d'être commandant en chef des armées alliées, il a d'un geste énergique arrêté le maréchal French qui allait se replier, il a gagné une partie redoutable : à lui le succès de cette journée décisive. Mais n'en pas vouloir partager la gloire avec cet excellent chef d'armée, comme Clemenceau appelle Albert, dont les ordres du jour étaient en pleine conformité avec ses propres directives : est-ce le dernier mot de la chevaleresque loyauté française ? Est-ce le suprême détachement de soi ?

Attendons d'ailleurs, pour porter sur cet incident un jugement définitif, le verdict de l'histoire et tout d'abord les éclaircissements que ne manquera pas d'apporter le général Weygand.

\* \* \*

Tout le long de ce livre qui respire la passion, le lecteur sent qu'entre Clemenceau et Foch règne une sorte de jalousie. Il faut bien que le ministre de la Guerre reconnaisse l'éclatante maîtrise du généralissime ; il faut bien qu'il le déclare sublime sur la Marne, à l'Yser, à Doullens ; il a beau, le vieux grognard, tempêter contre le vrai maître de la guerre, on dirait que c'est à son corps défendant que la vérité lui arrache ces aveux.

Ce qu'il tient à rappeler souvent, c'est qu'il a sauvé Foch deux fois « par la peau du cou », la première en lui faisant restituer un commandement après sa disgrâce, la seconde, en le couvrant devant le Parlement français, après l'épouvantable désordre du « Chemin des Dames », qui coûta 200,000 soldats à la France. Clemenceau endosse cette responsabilité à Foch qui attendait dans les Flandres l'offensive allemande qui se produisit sur l'Aisne ; il le rend comptable de l'insuffisance des généraux divisionnaires qui opéraient dans cette région. Il montre le Parlement exigeant la déchéance des chefs incapables et lui, Clemenceau, criant à l'opposition : « Chassez-moi de la tribune, si vous le voulez, mais vous n'obtiendrez pas de moi cette lâcheté de condamner des héros, avant qu'ils aient pu se faire entendre ! »

Il paraîtrait que le commandant en chef, ainsi tiré du danger, n'en aurait jamais marqué de reconnaissance à son sauveur.

A qui cependant devait-il son bâton de maréchal ? A qui devait-il l'investiture du commandement unique ? A Clemenceau.

Ici surgit un grief étrange. L'un des plus violents reproches que le Président du Conseil adresse au commandant en chef des armées alliées, c'est de n'avoir pas su commander. La guerre s'éternisait, le sang français coulait à flots, les divisions britanniques évanouies n'étaient pas relayées, l'heure des coups décisifs approchait et...

l'Amérique usait d'atermoiements, elle piétinait sur place, elle différait de plus en plus l'expédition de ses contingents, elle refusait de les incorporer à l'armée française parce qu'elle nourrissait la fière ambition de faire paraître sur le terrain une armée américaine, commandée par des Américains. Et Clemenceau brûlait d'impatience. Le généralissime temporisait, se bornait à des avis, à des suggestions, quand il eût fallu parler en chef, commander.

Chose étrange, il ne vient pas à l'esprit du détracteur systématique de Foch, de chercher une explication de cette attitude dans la nécessité de ménager les ombrageuses susceptibilités des États-Unis, dans la persuasion où se trouvait le commandant unique qu'ici la manière discrète l'emporterait sur la manière forte. Le justicier est inexorable, il condamne de haut et sans appel.

Le lecteur est bien surpris de constater, quelques centaines de pages plus loin, que le même Clemenceau en a usé tout de même que Foch tant incriminé, lorsqu'il s'est agi de faire accepter par l'Amérique le *Pacte de garantie*... Pour se défendre contre M. Poincaré qui lui reproche de n'avoir pas fait voter le traité par l'Amérique, avant la France, pour éviter la paix séparée ; pour se disculper de son attitude mollissante à l'égard de la Grande République, qui a refusé d'intervenir au Pacte ; Clemenceau, à son tour, fait valoir la nécessité des ménagements à garder vis-à-vis de l'Amérique : « M Woodrow Wilson et le Sénat américain ne sont pas gens qu'on puisse manier avec cette désinvolture. Je les avais pratiqués. Leurs sentiments d'indépendance farouche m'étaient connus. A la première apparence d'une pression déplaisante, ils se seraient mis en bataille et je me serais trouvé dans une position humiliante ».

Donc, toute la différence de la même méthode employée par l'un et par l'autre, c'est que les contingents américains sont arrivés tout de même et ont largement contribué à la victoire finale — tandis que l'Amérique est restée rétive, réfractaire, désintéressée et, finalement, après s'être colossalement enrichie par la guerre, créancière impitoyable.

Il y eut entre ces deux hommes qui n'étaient pas faits pour s'entendre d'inévitables frictions : l'un s'inspirant de son génie militaire, portant dans son esprit le plan grandiose qui a réussi et s'enfermant dans sa pensée ; l'autre, entier, personnel, dominateur, d'une volonté inflexible entraînant toute la France dans la poursuite de la guerre, communiquant à tous la flamme impétueuse de sa passion, mais irascible, vindicatif, monopolisant la conduite des opérations, et n'admettant pas que le premier tacticien de France pût échapper à son contrôle.

Après la guerre, il condamne Foch, partisan de la bonne frontière, sur le Rhin, parce qu'il ne se conforme pas aux idées du Président du Conseil. Mais quels amers reproches il lui fait de ne pas s'être insurgé contre les gouvernements qui ont, d'après lui, saboté la victoire et perdu la paix.

Ces contradictions enlèvent beaucoup de leur valeur aux accusations portées contre le grand homme de guerre, si même elles ne les détruisent pas.

\* \* \*

Les dernières pages de ce livre étincellent d'ailleurs de beautés de premier ordre ; ce sont celles-là où, accusé par Foch d'avoir perdu la paix, le vieil homme d'Etat se redresse fulgurant d'indignation et foudroie de son éloquence ou transperce de ses flèches acérées tous ceux qui ont lâchement plié devant le vaincu et ruiné le traité de Versailles.

Le chapitre de la *Paix à reculons* est plein de foudres et d'éclairs. *L'Allemagne arme, la France désarme*, retentit comme un cri tragique parmi ces objurgations et ces fureurs.

Ayant conscience de son intraitable orgueil et ne reconnaissant à Foch que des parties de héros, il finit par renvoyer toute la gloire au Soldat inconnu.

Celui-là, assurément, ne fait ombre à personne et peut porter sans défaillance ce faix trop lourd pour les épaules des héros connus.

Voulez-vous savoir la pensée qui envahit le lecteur, en fermant ce livre où bout la passion ?

Assurément, Clemenceau et Foch apparaissent sur le théâtre de l'Histoire avec la haute stature des hommes extraordinaires ; ils ont eu, l'un et l'autre, une part prodigieuse dans la guerre mondiale et les destinées de l'Europe. Il a fallu ces deux cerveaux, ces deux volontés, ces deux maîtres du monde pour sauver l'Europe de la servitude germanique. Mais l'un et l'autre paient leur

ibut à l'humaine faiblesse, ils ne s'oublièrent pas, ils gardèrent souci du moi, du moi toujours petit par quelque endroit, jusque sur les cimes de l'honneur.

La plus grande figure de la guerre, la plus haute par l'élevation morale, la plus pure, la plus universellement admirée, est celle du cardinal Mercier. Il a incarné la conscience de l'humanité. Il a personifié la Justice. Il s'est identifié avec le droit. Devant l'ennemi, il vaut une armée, sa bravoure est sublime. Devant son peuple, il est une puissance qui le protège et l'enveloppe d'amour. Devant l'humanité, il est la statue du Devoir. Et nulle griserie ne l'étourdira, nulle adulation n'éveillera l'orgueil. Visité par les rois, réclamé par les peuples, il restera l'humble et simple Désiré Merrier, de Braine-l'Alleud.

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

### La genèse de l'Entente Cordiale

*Le dernier numéro de l'Europe Nouvelle est consacré aux origines de la guerre d'après les documents diplomatiques publiés par le Foreign Office. De la préface de M. Jules Cambon, de l'Académie française, ambassadeur de France, nous détachons ces deux extraits.*

Grâce au ciel, il était de l'intérêt de l'Angleterre de ne pas laisser ruiner la France. La leçon de 1870 n'avait pas été oubliée. La France, elle-même, savait ce que lui avait coûté alors son isolement, et elle ne cherchait pas à établir son hégémonie en Europe. Vivre; lurer; se développer; asseoir sa puissance coloniale; s'assurer des amitiés qui pussent se transformer en alliances, le moment venu; ne menacer personne; donner partout autour d'elle le sentiment de sa modération et de sa bonne foi; mériter ainsi l'estime et la confiance du monde; aux heures de crise, aller jusqu'au bout des concessions pour le maintien de la paix, tout en conservant sa dignité; tels étaient les traits principaux de la politique de la France à Londres, à Rome, à Petersbourg, à Berlin même. Il en était tout autrement de l'Allemagne. Celle-ci était trop convaincue de sa supériorité sur tout le monde : même lorsqu'elle était pacifique, elle apportait une sorte de négligence à ménager les susceptibilités des autres. On le vit bien, lorsqu'il prit fantaisie à l'Autriche d'annexer la Bosnie et l'Herzégovine, dont elle avait le gouvernement sous le couvert de la Suzeraineté nominale de la Porte. Cela ne changeait rien à la réalité de son pouvoir dans ces provinces, mais elle avait reçu un mandat de l'Europe au Congrès de Berlin, elle devait, si elle désirait le modifier, se mettre d'accord avec ses mandants. Elle s'y refusa, et l'Allemagne lui donna son appui. On peut encore se demander pourquoi. Quel intérêt avaient ces deux puissances à afficher le dédain qu'elles professaient pour l'Europe? Manifestement, elles obéissaient à un sentiment d'orgueil qui devait les mener loin. En 1914, l'union qui se fit contre elles, entre la plupart des gouvernements était en partie faite de tous les griefs accumulés dans le cœur des hommes d'Etat par la présomption des chancelleries de Vienne et de Berlin.

Quant à l'Angleterre, j'ai souvent entendu dire depuis lors, qu'après tout, en soutenant la France, elle n'avait souci que de ses propres intérêts. Pour ma part, je l'en louerais volontiers. Je voudrais bien savoir quelle nation, si elle apporte un peu de raison dans la conduite de ses affaires, n'a pas pour premier objectif la défense de ses intérêts, et particulièrement le souci de sa sécurité qui est le plus important de ses intérêts. Les sentiments changent : les intérêts demeurent. Il sera toujours plus prudent de se confier aux intérêts de ses amis qu'à leurs émotions passagères.

Quoi qu'il en soit, la Conférence d'Algésiras avait heureusement clos la première phase du conflit marocain. L'entente cordiale avait fait ses preuves. D'autres incidents allaient survenir, et, en 1914, la dernière et tragique péripétie devait enfin transformer cette entente en alliance.

Depuis lors, la situation de l'Europe a bien changé. L'opinion du monde semble chercher où elle trouvera une sûreté. Les expressions d'entente et d'alliance sont considérées comme des formules diplomatiques désuètes. On multiplie les accords, on accumule les pactes pour bannir à tout jamais la guerre comme moyen de régler les différends entre les nations. De si nombreux instruments de paix décèlent l'inquiétude latente qui subsiste au fond de l'âme des peuples. Ils ont raison de redouter la guerre. On se souvient qu'un gouvernement, qui se croit sûr du succès, traite volontiers de chiffon de papier les conventions qui gênent ses projets, et malgré soi on se demande s'il ne sera pas toujours prudent d'avoir de solides amis, et, pour parler comme les chancelleries d'autrefois, des alliés.

## ÉTATS-UNIS

### Scène de la vie future

*Sous ce titre, M. Georges Duhamel publie, dans la Revue de Paris, de très intéressantes impressions d'Amérique. Des remarques préliminaires nous détachons cet extrait :*

Nulle nation ne s'est encore, plus délibérément que les États-Unis d'Amérique, adonnée aux excès de la civilisation industrielle. Si l'on imaginait les étapes de cette civilisation comme une série d'expériences poursuivies par quelque génie malin sur des animaux de laboratoire, l'Amérique du Nord apparaîtrait aussitôt le sujet le plus savamment intoxiqué. Excellent sujet! sujet bienveillant s'il en fut et tel qu'on n'en pourrait rêver de meilleur pour une expérience de cette sorte : un agrégat d'éléments humains, libres de tradition, de monuments, d'histoire, et sans autres liens entre eux que ceux-mêmes, redoutables, dont leur œuvre commune est en train de les gratifier.

Il semble que toutes les nations, toutes les races, aient délégué quelques-uns de leurs membres, en vue de constituer ce peuple confus, mixte, sur lequel se poursuivent les essais les plus fantaisistes et les plus inquiétants.

On n'en peut plus douter, cette civilisation est pourtant en mesure et en train de conquérir le vieux monde. Cette Amérique représente donc, pour nous, l'Avenir. Qu'à cet instant du débat chacun de nous, Occidentaux, dénonce avec loyauté ce qu'il découvre d'américain dans sa maison, dans son vêtement, dans son âme.

Notre avenir! Tous les stigmates de cette civilisation dévorante, nous pourrions, avant vingt ans, les dénombrer sur les membres de l'Europe. Pour une poignée d'hommes qui considèrent le phénomène avec défiance et tristesse, ils sont mille qui l'appellent à grands cris.

L'Amérique n'est pas, comme on se plaît à le dire, un pays jeune en tous points. Au regard de la civilisation matérielle, le peuple américain est un peuple plus vieux que les nôtres, un peuple vieilli brusquement, peut-être, et sans maturation réelle; mais, qui nous joue dès aujourd'hui bien des scènes de notre vie future. Il n'est donc pas sans intérêt d'observer avec prudence les actions et réactions d'un groupe humain en proie aux misères dont nous sommes nous-mêmes menacés.

L'apprenti sorcier a mis en mouvement le balai porteur d'eau; le flot monte de toutes parts et l'apprenti ne connaît pas les mots magiques au moyen desquels on maîtrise le redoutable serviteur.

*Du chapitre intitulé « Intermède cinématographique ou le divertissement du libre citoyen » :*

J'affirme qu'un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains s'achemine vers la pire décadence. J'affirme qu'un peuple hébété par des plaisirs fugitifs, épider-

miques, obtenus sans le moindre effort intellectuel, j'affirme qu'un tel peuple se trouvera, quelque jour, incapable de mener à bien une œuvre de longue haleine et de s'élever, si peu que ce soit, par l'énergie de la pensée. J'entends bien que l'on m'objectera les grandes entreprises de l'Amérique, les gros bateaux, les grands buildings. Non! Un building s'élève de deux ou trois étages par semaine. Il a fallu vingt ans à Wagner pour construire la *Tétralogie*, une vie à Littré pour édifier son dictionnaire.

Jamais invention ne rencontra, dès son aurore, intérêt plus général et plus ardent. Le cinéma est encore dans son enfance, je le sais. Mais le monde entier lui a fait crédit. Le cinématographe a, dès son début, enflammé les imaginations, rassemblé des capitaux énormes, conquis la collaboration des savants et des foules, fait naître, employé, usé des talents innombrables, variés, surprenants. Il a déjà son martyrologe. Il consomme une effarante quantité d'énergie, de courage et d'invention. Tout cela pour un résultat dérisoire. Je donne toute la bibliothèque cinématographique du monde, y compris ce que les gens de métier appellent pompeusement leurs « classiques », pour une pièce de Molière, pour un tableau de Rembrandt, pour une fugue de Bach.

Le cinéma n'est pas encore un art. Je crains fort qu'il n'ait fait fausse route dès le début et qu'il s'éloigne chaque jour davantage de ce que je considère comme l'art.

Toutes les œuvres qui ont tenu quelque place dans ma vie, toutes les œuvres d'art dont la connaissance a fait, de moi, un homme, représentent, d'abord, une conquête. J'ai dû les aborder de haute lutte et les mériter après une fervente passion. Il n'y a pas lieu, jusqu'à nouvel ordre, de conquérir l'œuvre cinématographique : elle s'offre, elle se prostitue. Elle ne soumet notre esprit et notre cœur à nulle épreuve. Elle nous dit tout de suite tout ce qu'elle sait. Elle est sans mystère, sans détours, sans tréfonds, sans réserves. Elle s'évertue pour nous combler et nous procure toujours une pénible sensation d'inassouvissement. Par nature, elle est mouvement; mais elle nous laisse immobiles, appesantis et comme paralytiques.

Beethoven, Wagner, Baudelaire, Mallarmé, Giorgione, Vinci, — je cite pêle-mêle, j'en appelle six, il y en a cent, — voilà vraiment l'art. Pour comprendre l'œuvre de ces grands hommes, pour en exprimer, en humer le suc, j'ai fait, je fais toujours des efforts qui m'élèvent au-dessus de moi-même et qui comptent parmi les plus joyeuses victoires de ma vie. Le cinéma parfois m'a diverti, parfois même ému; jamais il ne m'a demandé de me surpasser. Ce n'est pas un art, ce n'est pas l'art.

*Des chapitres publiés dans le dernier numéro de la Revue de Paris, nous reproduisons ici les réflexions inspirées à l'auteur par la publicité américaine :*

#### Feux d'artifice ou les extravagances de la publicité

Pendant la journée, le soleil les réduit à l'impuissance. Mais la nuit leur appartient. Ils se sont partagé le royaume de l'ombre. Ils s'éveillent de-ci, de-là, dès le crépuscule. Avec une obstination, une sérénité parfaitement mécaniques, ils se remettent à leur besogne d'endoctrinement et d'intimidation.

C'est un hurvari de lumière, une émeute, une mêlée. Le triomphe de la discordance et du désordre. La discipline est au ras du sol, tout juste bonne pour la multitude rampante. Dans l'espace ténébreux, seule régit la loi du plus fort. La brousse, avec toutes ses sauvageries.

Voici les éléphants, et les hippopotames, les grands pachydermes de la publicité, qui dominent, sans conteste, par leur masse. Voici les brutes vigoureuses : lions et tigres. Voici les renards de la fable, les maigres et les fourbes. Les singes enfin, ceux qui ne savent quelle acrobatie inventer pour attirer sur eux l'œil effaré du passant.

Ceux qui, tel un bonneteur ses cartes, étalent tout leur jeu, lettre à lettre, et le rafflent d'un revers de main. Ceux qui jonglent avec des mots, les rattrapent, les relancent, et ne se trompent jamais : inhumaine monotonie. Ceux qui, de deux en deux minutes, donnent les dernières nouvelles politiques, le résultat des courses, l'heure exacte, ou quelque autre renseignement qu'on ne leur demandait point. Ceux qui cherchent à nous séduire, à nous braver, à nous lasser, à nous irriter, à nous surprendre, à nous vaincre, à nous convaincre de quelque façon que ce soit. Tous ceux qui jaillissent, retombent, naissent, meurent, tourment, serpentent, bondissent, se roidissent, se brisent, éclatent, germent, bourgeon-

nent, se décomposent, se recomposent, changent de couleur, rythme, de démarche, de vitesse, clignent de l'œil, battent l'aile, frappent du pied, tremblent de la bedaine, respirent, chahutent, rient, pètent, avec des grimaces, des tics nerveux, des contractions, des spasmes, des inventions d'épileptiques, d'hystériques, d'ivrognes ou d'aliénés.

— Docteur Brooke, le moment me semble venu de fonder aux Etats-Unis d'abord, puis dans le monde entier, une ligue de protestation contre les publicités indiscrettes. Je suis en possession de mon bon sens et vous avez bien entendu. La grande ligue de la réaction, qui joue dans tous les ordres de phénomènes, demeurera-t-elle muette devant cette prodigieuse entreprise de contrainte et d'abrutissement? Jetons les bases de notre ligue, cher docteur, pendant que je foule encore le libre sol américain. Un suprême effort, je vous prie, pour défendre les choses sacrées, mais en perdition, en décadence : la nuit, le ciel, l'horizon, le silence, la rêverie, la courtoisie, l'élégance, le sourire, le libre arbitre, la muraille vierge, le papier blanc. Que diable! le domaine de la publicité commence seulement où finissent ma patience, mon plaisir, mon bon vouloir. Ne tolérons pas d'empiètements.

Vous qui me cachez le paysage avec vos panneaux bariolés, vous n'aurez pas ma clientèle. Vous qui souillez le silence comme s'il n'était à personne, en quarantaine! Vous qui trompez ma confiance en me poussant à lire vingt lignes qui se terminent par un piège, indemnisez-moi tout de suite, faites-moi rire ou craignez ma rancune. Vous qui salissez les vitres de l'autobus, n'imaginiez pas vous en tirer à trop bon compte. Vous êtes marqués sur ma liste : je vous dénonce et pour votre impudence et pour votre maladresse.

Je ne manque pas de bonne humeur : j'ai la tête dure et tiens essentiellement à faire ce qui me plaît, ce que je veux, à ma façon, que ce que je veux. Un camarade, un voisin de table d'hôte, un compagnon de rencontre qui, pour célébrer ses mérites, marquera un peu d'outrecuidance ou de présomption, ou de cautele, ah! comme nous aurions vite fait de le renier, de le remettre à sa place et de l'y abandonner sans façon. Pour les avantageux et les fanfarones, nous n'avons pas, dans la vie courante, assez de moqueries, assez de dédain. En revanche, quand il s'agit du commerce et de l'argent, nous sommes pleins de complaisances. Un fâcheux nous répète à satiété qu'il vend la meilleure savonnette du monde et nous n'avons rien inventé pour le réduire au silence et le repousser dans le rang. Nous supportons tout de ces trafiquants effrontés qui prétendent forcer notre assentiment, nous font travailler, à leur fortune et qui, pour atteindre ce mirifique résultat, souillent tout ce qui se peut encore souiller sur la planète, nous traitent comme un troupeau stupide, démoralisent les pauvres gens, les poussent à de sottises dépenses et dilapident en miséricorde coûteuses une bonne part de notre richesse commune.

Docteur Brooke, n'ouvrez pas des yeux étonnés. Je dis bien, richesse commune. Vos économistes ont démontré, les premiers, que la publicité ne saurait, en définitive, être payée que par le public, par celui que les fauteurs de statistiques et de chiffre appellent « le consommateur ». Docteur Brooke, êtes-vous jamais entré dans cette maison de fous qu'on appelle, à Paris, la Bourse? C'est, à la fois, un paradoxe et un symbole. A l'heure où la meute des hommes d'argent encombre cette espèce de temple, chacun y fait assez de bruit pour que l'on n'entende plus personne. Vous imaginez difficilement cette kermesse, vous, Américains, qui par une singulière chance, faites en général votre bourse dans des chambres de deux cents pieds carrés en fumant votre cigar devant l'écran où passent des chiffres. Comprenez bien : à la Bourse de Paris, tout le monde emploie toute sa voix, simplement à faire du bruit. En sorte qu'il ne reste plus aux habitués de l'endroit qu'à s'exprimer par gestes. La clameur de la Bourse, ce honteux brouhaha, c'est du souffle perdu, de l'énergie gâchée sans bénéfice pour personne. Eh bien — oh! je ne m'éloigne pas de mon objet — la plus grande part de la publicité telle qu'elle se pratique aujourd'hui, c'est de l'énergie gâchée sans bénéfice pour le commun des hommes. De l'énergie que, cependant, nous devons tous payer en quelque façon.

Sans doute, à l'origine, ceux qui, les premiers, mirent en œuvre les artifices de la publicité, sans doute prirent-ils avantage sur les autres. Mais, aujourd'hui que le monde entier sacrifie au nouveau culte, l'effet même de la publicité décroît, se neutralise. Comme toutes les excitations habituelles, celles-ci ne manquent pas d'engendrer la passivité. D'où ces extravagances surannées. Et nous payons, tous en définition, cette nouvelle folie de l'homme. Nou-



payons ces bruits haïssables, ces lumières dévergondées, ces propositions insolentes, ces injonctions cyniques, ces manques d'égards, ces intrusions, ces obsessions, ces indélicatesses, ces importunités, ces insultes.

Docteur Brooke, je répète « insultes ». Pas d'autre mot. Que les méthodes commerciales modernes s'efforcent de contraindre et de prostituer la renommée, c'est assurément pitoyable. Qu'elles me forcent, en définitive, à payer leurs débordements, j'en suis fâché, pourtant je me résigne. Et comment ne me résignerais-je pas? Le point sur lequel je me sens irréductible, souffrez que je vous le signale : la publicité moderne marque, pour le public, un injurieux mépris, elle traite l'homme comme le plus obtus des animaux inférieurs. Quoi! J'ai des sens aigus, déliés, instruits par la pratique des arts les plus nobles. Je suis de ces êtres qui savent deviner, traduire, établir des rapports, analyser, suivre une piste, déceler une trace, comprendre une allusion. En un mot, je suis un homme et, comme dit Unamuno, « rien de moins que tout un homme ». Est-ce à moi que s'adresse, est-ce à moi qu'ose s'adresser cette publicité à éclipses, à répétitions, à explosions, qui semble conçue pour exciter les réflexes d'un mollusque sédentaire? Est-ce pour moi ces titillations, ces chatouillis, cette burlesque masturbation visuelle? Laissez-moi rire! Laissez-moi rire!

Docteur Brooke, vos compatriotes ont donné le plus fastueux développement à ces grands parcs forains où les citoyens vont, moyennant force dollars, se faire véhiculer, secouer, triturer, pilonner, bref abrutir. Je ne peux songer à ces pratiques sans humiliation. Pour satisfaire un homme, pour l'émouvoir, faut-il donc de pareilles secousses? Est-ce à de tels usages que nous consacrons nos sens? Avez-vous jamais vu le dernier des roquets flairer le pas d'une borne? Quelle délicatesse! Quel soin minutieux! Il ne prend pas tout : il choisit. Juste une goutte d'air, l'extrême pointe du fumet. Ah! le chien ne se sert pas de ses sens avec grossièreté, le vous assure. Mais nous, nous les hommes! Qu'on nous agite! Qu'on nous mette la tête en bas! Qu'on nous fasse pivoter, tourner, roupiller! Qu'on nous éblouisse et qu'on nous aveugle! Il n'en faut pas moins pour nous faire vibrer. Pouah!

Cher, docteur Brooke, la publicité moderne me rappelle tous les Luna Parks, toutes les Majic Cities de l'Europe et surtout de l'Amérique. Elle donne, de l'homme, une idée par trop grossière, par trop méprisable aussi. Je refuse énergiquement une telle honte et vous propose de former une ligue. Honnis soient ces mercantis qui pensent nous amadouer, nous obtenir en nous considérant comme des imbéciles.

## CATHOLIQUES BELGES

employez

les timbres d'ORVAL

## L'ERMITAGE

### Home pour fillettes

Cures d'air marin.

Site superbe; mer et campagne. - Confort moderne.

Vie familiale. - Leçons facultatives.

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

### Oostduinkerke-Plage

Téléph. Coxyde 55

Les plus Belles Récoltes  
- s'obtiennent par le -

## Sulfate d'Ammoniaque

le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque  
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque  
Riche-Neutre

### Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

## VOYAGES HANCIAU

Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

OBERRAMERGAU : Jeux de la Passion 1930

Renseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES



FERS - METAUX - TOLES



37, RUE DE LA CASERNE, BRUXELLES-MIDI

**D'un effet rapide et certain  
sans danger**

les poudres merveilleuses de la  
**Croix Blanche**

sont

**Sans rivales  
pour guérir**

**Névrologies  
Maux de tête  
Migraine  
Maux de dents  
Grippe  
Rhumatismes  
Douleurs  
périodiques**

**Un essai vous  
convaincra !**

EN TOUTES PHARMACIES

La boîte de 8 poudres 1.00 francs  
" " 24 " 3.00 "  
" " 48 " 5.00 "

Dépôt gen. Pharmacie TUIPENS  
Place du Cardinal Mercier, 24  
SAINT-NICOLAS-WAES

STUDIG-HAVAS

# CHOCOLAT



# DU C ANVERS

## CONSOLIDATED AND CHICAGO

Téléphone : 568,99

PNEUMATIC TOOL S. A.

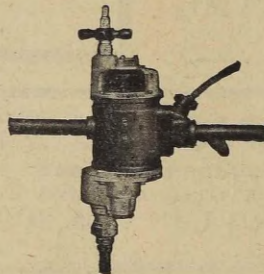
Télégr. : Caulking-Bruxelles

54, rue de la Bienfaisance, Bruxelles

Compresseurs d'air de 1/2 HP. à 1900 HP.

### Outillage pneumatique :

Marteaux à river, buriner, etc. « Boyer »  
Foreuses pneumatiques « Little Giant »  
" " " « Red Giant »  
Brise-blocs d'un puissant rendement  
« CP-114 »  
Marteaux perforateurs « CP-8, 10, 5, 6 »  
Marteaux piqueurs « Little Giant »  
Marteaux détartrateurs.



### Outillage électrique ordinaire :

Foreuses « Little Giant »  
Tourne-vis « Little Giant »  
Serre-boulons « Little Giant »  
Taraudeuses « Little Giant »  
Meules « Little Giant »  
Machines à rectifier « Little Giant »  
Marteaux « Little Giant »



Tous ces outils, en plus d'une polisseuse, sont également  
construits pour le « Hicycle », outillage à haute fréquence

### Le meilleur outillage du monde